

Rezensionen = Comptes rendus

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse**

Band (Jahr): **88 (1994)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Rezensionen – Comptes rendus

Christian Schweizer, Hierarchie und Organisation der römischen Reichskirche in der Kaisergesetzgebung vom vierten bis zum sechsten Jahrhundert, Bern, Peter Lang, 1991, (= Europ. Hochschulschriften Serie III, Band 479), 208 S.

Diese im Sommersemester 1989 an der Phil. I. Fakultät in Zürich angenommene Dissertation untersucht den wichtigen Beitrag der kaiserlichen Gesetzgebung in der Gestaltung der kirchlichen Strukturen, wie sie im wesentlichen noch heute im Bereich der katholischen, orthodoxen und anglikanischen Kirchen Gültigkeit haben. Als Quellen kommen die umfangreichen Gesetzessammlungen des Codex Iustinianus und Codex Theodosianus und deren Novellen zur Sprache, was insbesondere den Blickwinkel des Kirchenhistorikers erweitert, der sich traditionell auf genuin kirchliche Akten wie Synodalbeschlüsse und theologische Schriften stützt. Das Interesse des Kaisers an der kirchlichen Gesetzgebung bezieht sich vor allem auf den Klerus in seinen verschiedenen Abstufungen, auf das Mönchtum, das Synodalwesen und die verschiedenen Privilegien der Kirche. Dabei kommt der Wille des Gesetzgebers zum Ausdruck, mit einer einheitlichen und geordneten Kirche die Einheit des Reiches zu festigen und zu ordnen. Durch eine Klerikalisierung des Mönchtums versuchte man, dieses vermehrt zu kontrollieren und in die Reichskirche einzubinden. Über das Mönchtum stand auch einem freigelassenen Sklaven eine kirchliche Karriere prinzipiell offen, zumal die Kaiser den Eintritt Wohlhabender in den Klerikerstand zu hemmen suchten. Manche Themen sind heute noch (oder wieder) aktuell: Ordination von Diakonissen, Klerikerzölibat, Bischofswahlen, Vorrangstellung unter den Patriarchaten usw. Es ist dabei wohltuend, diese Fragen im damaligen Kontext behandelt zu sehen, und nicht im heutigen kontrovers-theologischen Zusammenhang. Als kleiner Schönheitsfehler bemängelt der Fachtheologe die Annahme der Authentizität der Autorschaft verschiedener neutestamentlicher Briefe: die moderne Bibelkritik negiert die Autorschaft des Paulus in bezug auf die beiden Timotheusbriefe und den Titusbrief; dasselbe gilt für den «Apostel» Petrus und die zwei Petrusbriefe (S. 1; 44).

Mariastein

P. ALBAN LÜBER

Histoire du Christianisme des origines à nos jours. S. la dir. de *Jean-Marie Mayeur, Charles (+) et Luce Pietri, André Vauchez, Marc Venard, Tome V: Apogée de la Papauté et expansion de la Chrétienté (1054–1274)*, sous la responsabilité d'André Vauchez, Paris, Desclée, 1993, 973 p.

Après la publication du volume VI consacré à la fin du Moyen Age (1274–1449), c'est au Moyen Age central qu'est consacré le tome V de cette *Histoire*

du Christianisme. Cet ouvrage est le fruit d'un travail d'équipe réunissant des spécialistes de l'histoire du monachisme (M. Parisse), de la papauté (A. Paravicini Bagliani), de la vie religieuse (A. Vauchez) ainsi que des mondes byzantin (E. Patlagean) et slave (J. Kloczowski). La volonté de réaliser un ouvrage d'une haute teneur scientifique transparaît déjà dans l'appareil critique et dans des bibliographies spécifiques. Ces références offrent ainsi au lecteur le moyen d'approfondir ses recherches. On peut toutefois regretter que les chapitres consacrés à Byzance n'aient pas été l'objet d'une bibliographie plus abondante.

Une chronologie réalisée sous forme d'un tableau synoptique permet par ailleurs de dégager les événements-clés de ces deux siècles de l'histoire de la chrétienté. Une telle tentative implique certes des choix, mais pourquoi avoir privilégié à ce point le monde occidental au détriment des faits politiques et culturels de l'Orient? La place principale attribuée à l'Occident dans l'ensemble du volume est certes expliquée par A. Vauchez dans son avant-propos: d'une part les volumes IV et VI de l'*Histoire du Christianisme* offrent à l'Orient une place de choix et d'autre part la période envisagée est marquée par «l'intensification et l'aboutissement des efforts déployés par l'Eglise romaine pour faire de la société médiévale une chrétienté unifiée sous son impulsion et sa direction». En effet, à la fin du XIII^e siècle, le déséquilibre entre la chrétienté occidentale et l'Orient chrétien est évident: la chute de la Terre sainte, la conversion des Mongols à l'islam, la poussée turque en Asie Mineure indiquent un affaiblissement de l'Eglise chrétienne orientale au profit de l'islam. Le centre de la chrétienté se déplace dès lors vers l'Occident.

La volonté d'unification de l'Eglise romaine et les difficultés qui en résultent constituent pour le lecteur le point d'ancrage à travers l'ensemble du volume. Ainsi, Agostino Paravicini Bagliani analyse comment la papauté a organisé et développé sa centralisation. Celle-ci aboutit à la suprématie pontificale marquée par la *plenitudo potestatis* dont les Décrétales du XIII^e siècle sont l'expression. Cependant, l'attention qu'il porte à l'Eglise romaine n'est pas qu'institutionnelle: c'est aussi à travers les biographies des papes et l'histoire du collège des cardinaux que le lecteur découvre l'organisation de l'Eglise romaine. L'étude des conciles de Latran (I-IV) et de Lyon (I) permet en outre d'accéder à l'élaboration des idées centrales de la papauté.

Ce développement de la chrétienté romaine est rendu possible par la profonde modification qui s'établit dans les rapports entre Spirituel et Temporel. M. Parisse rappelle que dès le milieu du X^e siècle, ils sont l'objet d'une intense réflexion. En France, le règlement des investitures se réalise de façon conciliante, grâce à Yves de Chartres, alors que la «Querelle des Investitures» provoque de violents conflits dans l'Empire et en Italie. Le soutien que la reine Mathilde accorde à la papauté joue un rôle important dans cette lutte. C'est avec le Concordat de Worms et le Concile de Latran I que les conceptions pontificales s'imposent.

Le monde monastique des X^e-XII^e siècles connaît également de grandes nouveautés: à côté des hommes qui sont les emblèmes des réformes de cette période – Bruno de Cologne, Robert d'Abrissel, Hugues de Cluny, Pierre le

Vénération, Bernard de Clairvaux – l'organisation et le fonctionnement des grands ordres sont rappelés. La christianisation de la société est marquée également par la diffusion auprès des laïcs de trois grandes valeurs: obéissance, chasteté et pauvreté.

L'encadrement des fidèles est un autre mot-clé de cette période: déjà au X^e siècle, le rôle des curés s'affirme, tandis que les évêques deviennent «véritablement les chefs d'un diocèse». Les visites pastorales et les statuts synodaux, la valorisation de la pratique sacramentelle – par la confession et l'eucharistie – procèdent de ce même souci. Le «soin des âmes» devient ainsi une préoccupation des hommes d'Eglise et les ordres mendiants vont lui porter une très grande attention à travers leur pastorale.

La création des universités modifie considérablement l'organisation du monde intellectuel: tandis que l'Université de Paris devient «une autorité dans l'Eglise» en matière de foi, le monde universitaire se trouve confronté à l'aristotélisme. Albert le Grand cherche à rendre intelligible Aristote aux Latins, tandis que Thomas d'Aquin réalise «une synthèse entre la philosophie antique et le dogme chrétien».

Cependant l'hégémonie de l'Eglise sera remise en cause à plusieurs reprises par différents mouvements contestataires et hérétiques qu'Evelyn Patlagean et André Vauchez présentent: les oppositions s'élèvent tant à Byzance, avec les spirituels et les bogomiles que dans l'Occident chrétien avec les prédicateurs itinérants – Robert d'Abrissel, Vital de Savigny, Arnaud de Brescia. Dans la seconde moitié du XII^e siècle, ce sont les Cathares, les Vaudois et les Humiliés qui revendiquent le droit à la parole. Dès le IV^e Concile de Latran, l'Eglise opte pour une répression des hérétiques en prescrivant leur bannissement, la confiscation de leurs biens et leur exclusion de la vie civile. Malgré l'écrasement des hérésies, l'Eglise se trouve, dès la fin du XII^e siècle, confrontée à une autre forme d'incompréhension, incarnée par les croyances religieuses et rituelles dites «populaires». Les êtres du folklore sont peu à peu rejetés par les clercs, et refoulés dans le monde de la sorcellerie. C'est à un nouveau type de menace que l'Eglise doit dès lors faire face.

La vie religieuse des laïcs devient également plus intense et complexe pendant cette période: le soin des morts et les représentations de l'au-delà se modifient en offrant à chaque individu la possibilité de contribuer au salut de ses proches. La messe devient ainsi le moyen privilégié de l'intercession. Le mouvement confraternel qui éclot offre aux laïcs une structure dans laquelle ils peuvent organiser une vie religieuse en dehors du cadre ecclésiastique. La place de la femme au sein de la vie religieuse tend également à évoluer: preuves en sont, par exemple, l'accroissement du nombre de saintes, l'essor du culte marial, ou encore les visions du Christ que certaines femmes – Lutgarde d'Aywières, Marguerite de Cortone – vivent. C'est par cette relation intime avec Dieu qu'elles obtiennent une certaine autorité.

Comme le remarque André Vauchez, «après les grandes mutations du XI^e siècle et l'effervescence créatrice du XII^e, le siècle de saint Louis et de saint Thomas d'Aquin apparaît surtout comme une époque de stabilisation et de structuration de la vie et de la pensée religieuse dans des cadres institutionnels et intellectuels solides». Ce volume de l'*Histoire du Christianisme*

offre ainsi au lecteur un panorama clair et structuré des événements, des problèmes, des enjeux ainsi que des hommes de ce Moyen Age central.

Lausanne

VÉRONIQUE PASCHE

Jeanine Horowitz, Sophia Menache, L'humour en chaire. Le rire dans l'Eglise médiévale, Labor et fides, Genève (Histoire et société 28), 287 p.

Cet ouvrage s'inscrit dans un courant historiographique qui met au centre de l'attention les *exempla*, un genre littéraire qui a connu un essor considérable au XIII^e siècle, comme instrument de travail au service des prédicateurs. Les *exempla* ne sont pas ici étudiés pour eux-mêmes. Ce que ces deux historiennes de l'Université de Haïfa en Israël cherchent, c'est la signification du rire. Le sous-titre doit être considéré dans ces limites. Il ne s'agit pas d'étudier le rire dans tous ses rapports avec l'Eglise médiévale, mais «seulement» les mécanismes et les motivations du rire dans la prédication. La démarche des auteurs est large et prend en compte plusieurs approches critiques modernes, qui sont empruntées à la littérature, à l'anthropologie, à la psychologie et à la communication.

Les ouvrages des historiens russes Mikhaïl Bakhtin et Aaron Gourevitch ont bien montré les obstacles à surmonter lorsqu'on veut lier sciences humaines modernes et sources médiévales. Malgré certaines pesanteurs et répétitions, l'ouverture épistémologique générale reste valable. Le présent ouvrage a en effet le mérite d'offrir une analyse somme toute serrée d'un genre littéraire – celui des *exempla* – afin de jeter une nouvelle lumière sur des mécanismes de pensée et d'action qui doivent faire réfléchir tous ceux qui sont intéressés à l'histoire de la pastorale et de la religiosité médiévales.

De ce point de vue, la thèse centrale elle-même mérite que l'on s'y attarde: dans ces *exempla*, le rire, en dépit des apparences, n'est pas un jeu. Il n'est même pas nécessairement associé au comique. Bien moins encore s'agit-il d'humour. Dans ces historiettes destinées à nourrir la parole des prédicateurs, le rire est un instrument subtil: «Il est le produit d'une réalité historique et le garde-fou de cette même réalité.» La prédication brandit le rire comme une des armes les plus aptes à contre-attaquer le démon qui pourrit l'âme. Ce que le prédicateur cherche à enrayer par le rire, c'est l'extension des dégâts moraux. Le rire aurait ainsi un «potentiel coercitif» à l'endroit d'une société qui tend de façon permanente à s'écarter de la doctrine et du magistère. Le rire devient un instrument de travail pour les prédicateurs dans leur *cura animarum*. Ce «faire rire» serait analogue au «faire croire». C'est dans cette perspective que l'on comprend pourquoi les *exempla* font un usage si large du rire.

Lausanne

AGOSTINO PARAVICINI BAGLIANI

A réveiller les morts. La mort au quotidien dans l'Occident médiéval. Sous la direction de *Danièle Alexandre-Bidon* et *Cécile Treffort*. Préface de Jean Delumeau, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 1993, 334 p., ill.

A l'occasion d'une exposition à la Bibliothèque municipale de Lyon, des historiens spécialistes de plusieurs disciplines, aussi bien littéraires qu'artistiques, se sont penchés sur les problèmes des attitudes face à la mort au Moyen Age. Une vingtaine d'années après les études de Michel Vovelle et de Philippe Ariès, ce recueil permet en quelque sorte de faire le point. Les sources et les démarches obéissent à un cadre large, qui englobe, fort heureusement pour nous, des champs textuels souvent négligés, comme la liturgie. Le recueil est riche et mérite attention. Les cinq sections de l'ouvrage se construisent autour de la pastorale de la mort, le symbolique et l'imaginaire, la gestion de la mort, le cimetière et le «commerce avec l'au-delà». En parfaite cohérence avec les travaux récents du préfacier, la pastorale de la mort occupe une place centrale grâce aux contributions de J. Berlioz, C. Ribaucourt, D. Alexandre-Bidon, M.-Th. Lorcin et C. Treffort. Le spectre des sources visitées va des *exempla* à l'iconographie des livres d'heures. Original, le regard de M. Pastoureau, D. Alexandre-Bidon et F. Piponnier se tourne, dans la deuxième section, vers les couleurs de la mort, les gestes et les expressions du deuil, ainsi que les étoffes du deuil. Ici, les données textuelles et iconographiques offrent des matériaux neufs et stimulants. Les contributions de M.-Th. Lorcin et de F. Piponnier sur les testaments et les sources d'archives concernant la mort constituent d'utiles mises au point à propos d'un champ d'investigation qui a été fort labouré au cours de ces deux ou trois dernières décennies. La quatrième section (D. Alexandre-Bidon, C. Treffort, J. Tardieu et M.-Th. Lorcin) s'intéresse au corps et à son linceul, aux meubles de la mort ainsi qu'aux lieux de sépulture, dans une perspective, fort bienvenue, d'histoire anthropologique et archéologique des cimetières médiévaux. Les rapports des vivants avec les morts sont étudiés sous l'angle liturgique par R. Amiet. J.-Cl. Schmitt et M.-A. Polo de Beaulieu traitent des revenants, le premier à partir d'un riche dossier iconographique, la deuxième sur la base du procès-verbal des deux nuits d'interrogatoire (27 décembre 1323 et 6 janvier 1324) du revenant Gui de Corvo par Jean Gobi, prieur du couvent dominicain d'Alès.

Le catalogue des ouvrages de la Bibliothèque municipale de Lyon présentés lors de l'exposition «Réveiller les morts» contient 55 notices, rédigées par P. Guinard.

Lausanne

AGOSTINO PARAVICINI BAGLIANI

Gregor Zenhäusern, Zeitliches Wohl und ewiges Heil. Studie zu mittelalterlichen Testamenten aus der Diözese Sitten, Sitten, 1992 (= Beihefte zu Vallesia 2), 474 S., ill.

Die vorliegende Studie, eine Dissertation der Universität Freiburg, basiert auf den 290 Testamenten, Kodizillen und Klauseln, welche in den Laden (tiroirs) 14–16 des Archivs des Domkapitels Sitten enthalten sind und welche zeitlich die zweite Hälfte des 13. und das 14. Jahrhundert decken. Sie stammen zu je einem Drittel von Geistlichen sowie von männlichen und weiblichen Laien, in der Mehrzahl Einwohner und Einwohnerinnen der Stadt Sitten. Was auf den ersten Blick wie eine willkürliche Auswahl aussieht, erweist sich beim näheren Hinschauen als Stärke der Arbeit, indem für einmal die Anliegen von Geistlichen sowie von männlichen und weiblichen Laien miteinander verglichen werden können. Der Autor beschränkt sich nicht auf die geistig-geistlichen Anliegen der drei Gruppen, sondern bezieht auch die weltlichen, die Regelung der Erbfolge, ein («Zeitliches Wohl und ewiges Heil»). Anders als die heute gängige, mehrheitlich mentalitätsgeschichtlich ausgerichtete Literatur orientiert die vorliegende Arbeit sich weiter an rechtshistorischen Fragestellungen, so wenn sie etwa im vierten Teil die testamentarische Erbfolge der gesetzlichen gegenüberstellt (auch wenn sich die beiden in der Praxis nicht allzu weit voneinander entfernen). Hier gibt es letztlich doch Spielraum für den einzelnen und die einzelne, der von den Angehörigen der verschiedenen Gruppen recht unterschiedlich genutzt wird. Insbesondere bedenken sowohl die Geistlichen als auch die Frauen eine weitere Verwandtschaft und Bekanntschaft und lassen dadurch in ihren Testamenten grössere soziale Netze sichtbar werden als die männlichen Laien, welche sich streng auf ihre direkte, vor allem männliche Nachkommenschaft konzentrieren. Hier sind dem Autor einige schöne, auch in realienkundlicher Hinsicht aufschlussreiche Kapitel gelungen, ebenso wie im ersten Teil in der Auseinandersetzung mit der Testamentsformel «Geistig gesund, körperlich krank» (*sanus mente, licet infirmus corpore*). Vielleicht aus Angst, sich zu wiederholen, bedient der Verfasser sich einer ausgesprochen gewählten Sprache, die manchmal etwas maniert wirkt und von seinen «Gesprächspartnern», den Testamenten und der rechtshistorischen Literatur, inspiriert sein dürfte.

Freiburg

KATHRIN UTZ TREMP

Anne Brenon, Les femmes cathares, Paris, Perrin, 1992, 410 S.

Urte Bejick, Die Katharikerinnen. Häresieverdächtige Frauen im mittelalterlichen Süd-Frankreich, Freiburg/Basel/Wien, Herder, 1993 (= Herder/Spektrum, Bd. 4211), 153 S.

Sowohl die Katharer- als auch die Frauengeschichte sind gegenwärtig sehr in Mode. Ausserdem geistert in der Forschung seit dem Buch von *Gottfried Koch, Frauenfrage und Ketzertum* (Berlin/Ost 1962), die Meinung herum, dass die mittelalterlichen Häresien den Frauen eine bessere Stellung eingeräumt hätten als die orthodoxe Lehre und dass sie deshalb für die Frauen attraktiv gewesen seien. So ist es denn nicht erstaunlich, wenn im Abstand von nur einem Jahr gleich zwei Bücher mit fast dem gleichen Titel erscheinen; der Umfang freilich ist ungleich, der Gehalt auch.

Anne Brenon liefert uns, zur Geschichte der katharischen Frauen, eine ganze Geschichte des Katharismus in Südfrankreich, von dessen Anfängen im 12. Jahrhundert bis zur Ausrottung Anfang des 14. Jahrhunderts. Dabei kommt sie immer wieder auf die Rolle der Frauen zurück, die sich im Verlauf dieser Geschichte auf ganz entscheidende Art und Weise änderte. So gab es seit dem Fall der Feste Montségur im Jahr 1244 keine katharischen «parfaites» mehr, d.h. keine Frauen mehr, welche zuvor, ebenso wie die Männer, das katharische «consolamentum» im Sinne einer Weihe und zugleich Taufe zu Lebzeiten empfangen und darauf das Leben von Wanderpredigerinnen geführt hatten. Ebenso änderte in der zweiten Hälfte des 13. Jahrhunderts das «consolamentum» seinen Charakter und wurde zu einem Sterbesakrament, das allen, auch den katharischen Laien («croyants») erteilt wurde, aber erst in ihrer letzten Stunde. In dieser zweiten Phase des Katharismus, die von der zunehmenden Verfolgung durch die Inquisition gekennzeichnet war, blieb den Frauen nur mehr die Rolle von «croyantes», die sie indessen nicht selten mit grösserem Engagement ausfüllten als die männlichen Laien. Bekannt sind die Frauen des Dorfes Montailou, die hier, im Buch von *Anne Brenon*, ihren richtigen historischen Platz in einer Spätphase des Katharismus zugeteilt erhalten. Was ihre Stellung innerhalb der Häresie betrifft, so ist die Autorin wahrscheinlich immer noch zu optimistisch (und zu romantisch!), wenn sie (S. 387) meint, dass die katharische Frau in der Gewissheit gelebt habe und gestorben sei, dass es vor Gott keine Unterschiede des Geschlechts oder der Geburt gebe!

Solchen übertriebenen Optimismus kann man dem Buch von *Urte Bejick* nicht vorwerfen, hier hat sie realistischer gesehen als *Anne Brenon*. Das mag auch damit zusammenhängen, dass sie sich auf die Endphase des Katharismus und die Frauen von Montailou beschränkt. Der scharfe Blick etwa in Bezug auf die katharische Kritik am Marienkult (Teil II, Kap. 4.2.) oder auf die katharische Ehe (Teil III, Kap. 1) ist aber auch der einzige Vorzug, den man ihrem Buch nachrühmen kann. Sein Aufbau leuchtet nur sehr bedingt ein, und in der Typologie der Frauen von Montailou («Verlassene Ehefrauen», «Jakoba, die letzte Perfekte», «Die Überzeugte: Sibylia den Balle»,

«Die Zweiflerin: Sibylla Petri», «Flucht aus der Ehe», «Gefährtinnen des Perfekten: Ramunda und Blanca Martini») scheint es mir zu sehr vom Buch von Anne Brenon abhängig, ohne dies indessen einzugestehen. Offenbar ist es nicht nur ein Zufall, wenn die beiden Bücher so kurz hintereinander erschienen sind.

Freiburg

KATHRIN UTZ TREMP

Christian Hesse, St. Mauritius in Zofingen. Verfassungs- und sozialgeschichtliche Aspekte eines mittelalterlichen Chorherrenstiftes, Aarau/Frankfurt a.M./Salzburg, Verlag Sauerländer, 1992, (= Veröffentlichungen, zur Zofinger Geschichte, Bd. 2). IX, 525 S.

In den letzten Jahren sind einige schweizerische Chorherrenstifte Gegenstand historischer Untersuchungen gewesen. Dabei sind die methodischen Ansätze teilweise sehr unterschiedlich. Das bedingt, dass diese Stiftsgeschichten verschiedenartig gewichtet sind: mehr ereignis- und wirtschafts- oder kulturgeschichtlich oder mehr verfassungs- und sozialgeschichtlich. Auf die Personengeschichte mit ihrer Sozialstruktur kann aber keine Darstellung verzichten, sie prägt zu sehr die ganze Stiftsgeschichte.

Für den Autor dieser Darstellung des Zofinger Stiftes ist das, was er «Stiftsgeschichte» nennt, gleichsam nur die Einleitung zu seiner speziellen Untersuchung. Er widmet ihr nur gerade 17 Seiten: Das Gründungsjahr ist nicht bekannt, sicher vor 1200, vermutlich zu Ende des 11. Jahrhunderts. Stifter dürfte wohl das regional bedeutsame Geschlecht der Frohburger sein, die später die Kastvogtei innehatten. Das Stift war zugleich Pfarrkirche. Gegen Ende des 13. Jahrhunderts ging die Vogtei an das Haus Habsburg. Als 1415 Zofingen an Bern kam, brachte das vorerst keine Veränderung für das Stift. Doch konnte Bern 1483 das päpstliche Besetzungsrecht erwerben. Bern bestimmte dann auch das weitere Schicksal des Stiftes, als es 1528 die Reformation einführte.

Das Hauptgewicht dieser Darstellung liegt auf den Kollaturformen für die verschiedenen Stiftspründen und Ämter, die zuerst in ihrem verfassungsrechtlichen Zusammenhang samt ihrer inneren Organisation vorgestellt werden. Inkorporierte Pfarreien besass das Stift in den heutigen Kantonen Aargau, Baselland, Luzern und Solothurn. Die Aufnahme in diese weltliche Chorherrengemeinschaft geschah über die Kollaturrechte bzw. durch Einfluss darauf: von weltlicher Seite sind dies der König, die Herzöge von Österreich, die Kastvögte, auch die Universität Basel und Bern als Territorialherr, auf geistlicher Seite der Bischof von Konstanz und die päpstliche Kurie. (Das päpstliche Provisionswesen in seiner Praxis ist sehr gut dargestellt auf S. 63 ff.). Daraus entstand ein kompliziertes Geflecht von Einflussnahme- und Bewerbungsmöglichkeiten bei der Besetzung der Pfründen, deren Inhaber nicht allein durch Beförderung oder Tod, sondern auch durch Tausch und Resignation wechseln konnten. Diesen Möglichkeiten zur Besetzung der Pfründen geht der Autor detailreich nach. Vor allem schöpft er die

päpstlichen Quellen aus. Er geht auf die soziale Herkunft der Pfründenbewerber und -inhaber ein, auf die Frage, wer ihnen dabei geholfen hat, welche Funktion sie ausserhalb des Stiftes einnahmen, sowohl vor wie auch nach ihrer Wahl ans Stift, wobei ein eigenes Kapitel der Ausbildung an Universitäten gewidmet ist; denn gerade eine Verpfändung als Chorherrn ermöglichte oft den Besuch einer Universität. Man studierte aber eher selten Theologie. Ein Kapitel geht dem Problem der Pfründenhäufung nach. Zuletzt wird die Konkubinatsfrage innerhalb der Stiftsgeistlichkeit erörtert, in diesem Zusammenhang auch die uneheliche Herkunft des Zofinger Klerus.

Der Anhang bringt eine Personalliste, die über 230 Seiten umfasst und ein reiches prosopographisches Material (530 Nummern) ausbreitet, alphabetisch nach Vornamen, weiter erschliessbar über das Register. Ich sehe diese und ähnliche Listen als willkommene Ergänzung zur *Helvetia Sacra*, weil hier der niedere Klerus aufgelistet wird, zudem mit seinen Verpfändungen. Bekannte Zofinger Chorherren waren u.a. Felix Hemmerli und Franz Offenburg. Wertvoll finde ich auch die separate Zusammenstellung der Universitätsmatrikeln und Studentenverzeichnisse (S. 496f.). Ein kritischer Hinweis: «Profanhistorikern» würde ich empfehlen, in rein kirchlich-liturgischen Fragen einen Theologen beizuziehen, sonst kann es zu so eigenartigen Formulierungen kommen wie «Seine wichtigste Aufgabe war die Seelsorge... am Hochaltar der Stiftskirche» oder «Der Leutpriester feierte... die Austeilung der Kommunion am Hochaltar» (S. 45).

Im ganzen gesehen ist diese Darstellung des Zofinger Stiftes eine beachtliche, zudem arbeitsaufwendige Leistung, die auf der Höhe heutiger sozialgeschichtlicher Fragestellung steht. Doch möge man dabei nicht vergessen, dass es auch noch andere Aspekte gibt, wie z.B. die Liturgiegeschichte, die ebenso Beachtung verdienen würde.

Mariastein

LUKAS SCHENKER OSB

Amédée VIII – Félix V Premier duc de Savoie et pape (1383–1451). Etudes publiées par *Bernard Andenmatten et Agostino Paravicini Bagliani* avec la collaboration de Nadia Pollini, Lausanne, 1992 (= Bibliothèque Historique Vaudoise 103), 523 p., ill.

Organisant un colloque sur Amédée VIII–Félix V, premier duc de Savoie et pape du concile de Bâle, Bernard Andenmatten et Agostino Paravicini Bagliani ont choisi de rassembler des historiens travaillant tant sur l'itinéraire personnel du duc que sur des questions d'histoire dynastique, politique, sociale ou religieuse. C'est ainsi un parcours à travers la Savoie du XV^e siècle qui nous est proposé.

Comment le pouvoir est-il exercé? D'où vient-il? Pour quoi et à qui doit-on obéir? Telles sont les questions qui jalonnent la réflexion de Jacques Chiffolleau dans son article consacré à la «Majesté impossible».

La construction de la principauté savoyarde provoque la réalisation de plusieurs projets. Le développement de l'appareil administratif est au cœur de cette création: le recrutement du personnel savoyard (B. Demotz), le fonctionnement de la chancellerie (P. Cancian), la conception de la justice (U. Gherner) ou les mutations du pouvoir comtal en Maurienne (Michael H. Gelting) en sont des illustrations. Toutefois, les efforts du duc se heurtent parfois aux oppositions de la noblesse, comme l'atteste l'action des ligues nobiliaires dans les années 1446 (A. Barbero).

Les relations entre le duc de Savoie et le Pays de Vaud sont à plusieurs reprises l'objet de conflits: Denis Tappy étudie ici l'abrogation par le duc d'une coutume qui autorisait les seigneurs vaudois à se faire librement la guerre. Aucune réaction des Etats de Vaud ne semble avoir été enregistrée, et ce fut la seule action du duc utilisant la théorie de la *mauvaise coutume*.

Les rapports entre l'Etat savoyard et le Pays de Vaud ne sont pas perçus uniquement en termes de différents: Guido Castelnouvo recherche les véritables détenteurs du pouvoir et constate un changement notable par rapport au XII^e siècle: «il n'y a plus réellement d'aristocratie autochtone» (p. 275). Le pays de Vaud est considéré comme «terre de colonisation», notamment par les docteurs en droit savoyards, «barrant ainsi à l'élite locale la possibilité réelle d'une ascension sociale liée à la spécialisation juridique» (p. 276).

Illustrant les relations entre l'Eglise et l'Etat, le concordat entre Amédée VIII et le clergé de Savoie met en évidence les luttes de compétence entre les justices ecclésiastique et séculière. J.-F. Poudret relève que le pouvoir d'Amédée VIII ne parvient pas à «restreindre sensiblement les compétences des cours d'église en matière temporelle» (p. 164).

La dimension religieuse du projet de société d'Amédée VIII apparaît très concrètement dans les *Decreta Sabaudiae* ou dans la législation somptuaire. R. Comba, analysant ces *Decreta* montre que les mesures prises à l'égard des Juifs, des prostituées, des blasphèmes ou des fêtes, doivent être comprises dans «le cadre de l'instauration en Occident, à partir des premières décennies du XIV^e siècle, de politiques répressives et ségrégratrices à l'égard des marginaux, des prostituées, des vagabonds et des malades» (p. 184). Cette volonté de classification s'étend à l'ensemble de la société grâce à la législation somptuaire, étudiée ici par N. Bulst.

Le rôle fondamental du religieux dans l'itinéraire personnel d'Amédée VIII est analysé en rapport avec son ermitage à Ripaille (C. Santschi). La vie religieuse de ce lieu reste encore très mystérieuse: l'étude des dispositions testamentaires d'Henri de Colombier, compagnon du duc à Ripaille fournit quelques éclairages (J.D. Morerod).

L'élection du prince ermite et ses rapports avec le concile de Bâle sont une période capitale de la vie du souverain savoyard. J.W. Stieber analyse les relations que le duc eut avec le concile ainsi que les motivations qui l'encouragèrent à accepter la tiare. Celles-ci semblent avant tout relever de la dimension prestigieuse de cette charge. Malgré ce retrait officiel du monde des affaires politiques, Amédée VIII – Félix V maintient le contrôle sur le duché de Savoie, comme le montre E. Mongiano. Le testament du duc, postérieur à son élection comme pape, mais précédant son couronnement,

illustre cette prédominance de la fonction ducale puisque Amédée VIII ne fait aucune allusion à sa nouvelle charge pontificale.

Le colloque a accordé par ailleurs une large place à l'intérêt artistique qu'Amédée VIII exprima tant dans les créations qu'il commanda que dans celles qu'il inspira. Sont ainsi analysés les portraits du duc et du pape (A. Vadon), la symbolique pontificale (C. Bertelli), le rôle important joué par Aymonet Corniaux dans les réalisations architecturales en terre savoyarde (D. de Rémy), les fresques du cloître d'Abondance, la chapelle de la Trinité de Scarnafigi (J. Snow Smith), et les stalles de Saint-Claude (P. Lacroix et A. Renon). La cour savoyarde et celle de Félix V furent également des carrefours pour le répertoire musical international (J. Bradley).

La maison de Savoie intervint également dans la fondation de monastères comme ceux de Sainte-Colette à Vevey et à Orbe (M.E. Lopez). Amédée VIII contribua à la mise par écrit de l'art culinaire par la commande qu'il adressa à son chef de cuisine, Maître Chiquart. (T. Scully). Cette écriture d'un savoir appartenant avant tout à la tradition orale trouve sa correspondance dans la fonction primordiale que joua le duc dans la naissance de l'historiographie savoyarde des XV–XVI^e siècles (D. Chaubet). Pourtant, la figure d'Amédée VIII ne fut pas constamment appréhendée de la même façon par les historiens. Ils privilégièrent tantôt son rôle de prélat, de médiateur entre les princes, de législateur, tantôt celui d'homme à la volonté de justice et de pouvoir très marquée (G. Tabacco). Toutefois, cette force de création ne s'illustra pas dans tous les domaines. Dans celui de l'emblématique, Amédée VIII innova peu et resta surtout fidèle à son père, à son grand-père ainsi qu'à saint Maurice, comme le démontre M. Pastoureau.

Malgré ces différentes interventions dans les domaines de la vie politique, religieuse, artistique, le duc parvint-il à créer un Etat au sens moderne du terme? Jacques Chiffolleau répond par la négative, en soulignant que vers 1430, Amédée VIII est loin de la «puissance absolue et perpétuelle» nécessaire à la création d'un Etat moderne (p. 47).

Lausanne

VÉRONIQUE PASCHE

La visite des églises du diocèse de Lausanne en 1453, éd. par *Ansgar Wildermann*, en coll. avec Véronique Pasche, sous la direction d'Agostino Paravicini Bagliani, préface de Pierrette Paravy (MDR, 3^e série, t. XIX et XX), Lausanne, 1993, XXX p.

Cet ouvrage est consacré à l'édition d'un texte important pour l'histoire religieuse du diocèse de Lausanne, la visite pastorale qui y fut menée sur ordre de l'évêque Georges de Saluce (1440–1461) durant l'année 1453. Cette visite constitue en effet l'une des deux seules qui aient été conservées, avec celle menée entre 1416 et 1417 sous l'épiscopat de Guillaume de Challant (1406–1431). Transcrite par François Ducret, cette dernière avait été publiée en 1921 dans la présente collection. En revanche, la visite de 1453, mise à part quelques fragments, était restée jusqu'à ce jour inédite. L'édition actuelle,

enrichie d'un glossaire, d'un index et d'un riche dossier iconographique, vient ainsi combler une lacune en mettant enfin à la disposition des chercheurs l'ensemble du corpus lausannois disponible. Elle permet par ailleurs de faire connaître un texte dont les intérêts sont multiples.

La visite de 1453 témoigne en premier lieu de l'activité pastorale de son instigateur, l'évêque Georges de Saluce qui fit partie de ces prélats qui, dans la première moitié du XV^e siècle, tentèrent de mettre en pratique les décrets réformateurs promulgués lors du concile de Bâle. Originaire du Piémont, lié à la famille des marquis de Saluce, il commença sa carrière ecclésiastique comme archidiacre à Lyon. En 1432, il est nommé cubiculaire papal par Eugène V, qui le plaça, l'année suivante, à la tête du diocèse d'Aoste. En 1439, il se rendit au concile de Bâle et soutint l'élection du duc de Savoie Amédée VIII. Devenu Félix V, celui-ci le transféra l'année suivante à la tête du diocèse de Lausanne qu'il dirigea jusqu'en 1461, date de sa mort.

Déjà dans son précédent diocèse, Georges de Saluce avait témoigné d'un souci pastoral en organisant un synode diocésain et en visitant personnellement différentes paroisses. Arrivé à Lausanne, il fit montre de la même conscience en demandant dès 1443 aux pères du concile l'autorisation de faire visiter son diocèse. Cette première visite, que l'on ne connaît que par quelques fragments isolés, ne s'effectua qu'en 1447, suite à la tenue d'un important synode diocésain qui se conclut par la promulgation de constitutions, les plus anciennes qui aient été conservées. Six ans plus tard, il ordonna une nouvelle visite dont le procès-verbal fait l'objet de la présente publication.

Cette seconde visite fut confiée à deux procureurs, François de Fuste, évêque auxiliaire du diocèse de Lausanne depuis 1452 et Henri de Albertiis, abbé des chanoines Augustin de Filly, près de Thonon. Quittant Lausanne le 26 mai 1453, ils visitèrent 409 établissements religieux, les trois quarts se composant d'églises paroissiales, le quart restant de filiales du diocèse, avant de rentrer dans la capitale épiscopale le 2 décembre de la même année.

Contrairement à la visite de 1416–1417, celle de 1453 se limita à l'examen du cadre matériel, avec une attention toute particulière portée à l'état et à l'aménagement des édifices religieux. Les visites s'intéressèrent également à la gestion économique du diocèse, comme en témoigne le recensement des fondations de chapellenies et de leurs revenus. En revanche, ni le clergé, ni les fidèles ne furent visités et interrogés sur leur pratique religieuse ou sur leur moralité. De ce point de vue, comme le relève Pierrette Paravy, la visite de 1453 ne se présente pas comme une visite de type correctif, dont l'objectif aurait été de traquer d'éventuelles déviances. En revanche, et c'est là un de ses principaux intérêts, elle rend compte d'un programme religieux en cours de réalisation, sous-tendu par différents idéaux que l'on peut déceler à travers les ordonnances des visiteurs.

L'établissement d'une séparation entre le monde profane et le monde sacré constitue l'un de ces idéaux, que l'on retrouve, comme l'a indiqué A. Wildermann, dans l'ensemble de la visite; des clôtures sont exigées autour des cimetières, les églises doivent être fermées à clé après l'office et tout rassemblement laïc y est interdit. A l'intérieur même des édifices, une grille doit

séparer le chœur et la nef rendant ainsi inviolable le saint des saints, les hosties, qui doivent être déposées dans un tabernacle mural fermé à clé et désigné à la vue de tous par un agneau peint. A ce premier idéal s'ajoute un autre objectif, de nature plus pastorale. Les visiteurs se soucient ainsi de la bonne visibilité de la liturgie sacramentelle, en exigeant par exemple l'agrandissement de fenêtres. Les autres manifestations durant lesquelles le Sacré se donne à voir ne sont pas oubliées, comme l'indiquent les instructions relatives à l'entretien du matériel processionnel (châsses, croix ou étendards). Par ailleurs, l'attention portée à la qualité des ornements liturgiques et à la propreté des églises rend compte d'une volonté d'assurer la dignité et l'éclat des célébrations religieuses.

Les idéaux que traduisent ces injonctions renvoient, comme l'a encore souligné Pierrette Paravy, à quelques-unes des grandes orientations religieuses qui furent établies à cette époque, comme par exemple l'exaltation de la Présence réelle dans l'hostie transsubstantiée que l'on retrouve dans la mise en valeur du tabernacle au sein du chœur, à la fois offert à l'adoration des fidèles et protégé de tous contacts. Par ailleurs, ces mêmes injonctions montrent comment un prélat, à l'instar d'autres évêques à la même époque, tenta concrètement de transmettre ce message, à travers le recours au cadre matériel. De ce point de vue, la visite de 1453 constitue un témoignage important, qui rend compte à la fois d'une volonté pastorale et de l'enracinement progressif d'une nouvelle conception de la foi qui, malgré l'échec de l'aventure conciliaire, triomphera après le concile de Trente.

Lausanne

CATHERINE CHÈNE

L'ancienne abbaye de Bellelay. Histoire de son architecture, Intervalles 1992, o.O., 248 S., ill.

Die ehemalige Prämonstratenserabtei Bellelay wird im repräsentativ aufgemachten Werk, das Beiträge über die Geschichte und das Werk des Kirchenarchitekten Franz Beer, die barockisierte Klosterkirche, enthält, breit vorgestellt. Den ersten Beitrag verdanken wir Alfred Wyss und Daniel de Raemy, wobei letzterer auch für den zweiten Artikel über das Werk des Vorarlbergers Franz Beer als Autor zeichnet. Das Buch richtet sich nicht nur an ein Fachpublikum, sondern auch an eine allgemein interessierte Öffentlichkeit. Der Basler Denkmalpfleger Wyss befasst sich mit der historischen Entwicklung der Bauten in Bellelay. Er geht auch der Frage nach, ob es sich um eine mehr regionaltypische oder eine typische Prämonstratenserarchitektur handelt, untersucht die einzelnen Teile des Baus und befasst sich schliesslich mit den baulichen Veränderungen der Kirche am Ende des Mittelalters. Er vermag ein reiches Vergleichsmaterial beizubringen. Der Kunsthistoriker de Raemy, in der Waadtländer Denkmalpflege tätig, stellt dann in einem sorgfältig gestalteten Beitrag die barock transformierte Kirche vor und zeigt auch den Rang auf, den sie im Rahmen der Werke Franz Beers einnimmt; der Text ist illustriert durch zahlreiche vergleichende Abbildungen

und ergänzt mit entsprechendem Kommentar. In einem wertvollen Anhang wird auch der auf Französisch übersetzte Vertrag mit Beer abgedruckt und eine Übersicht gegeben über seine Werke, die vor allem in Süddeutschland stehen. Ein die Fachausdrücke dieses französischsprachigen Werkes erklärendes Lexikon verdanken wir Nathalie Perret-Gentil. Die sachkundige Bibliographie sowie ein Register runden den Band ab und erschliessen ihn gleichzeitig. Ohne Zweifel vermag die Publikation das angestrebte Ziel zu erreichen. Es wäre wohl angebracht gewesen, auch Hans Martin Gublers Beitrag «L'architecture baroque (de Saint-Gall) in «L'Abbaye de Saint-Gall. Rayonnement spirituel et culturel» (Lausanne 1991) in der Bibliographie zu erwähnen.

St. Gallen

WERNER VOGLER

Lucie Bolens, La Bible et l'Histoire au féminin, Genf, Editions Metropolis, 1992, 345 S.

Der Titel des vorliegenden Buches macht neugierig, denn die Bibel hat tatsächlich in der Geschichte der Frauen eine grosse und manchmal verheerende Rolle gespielt. Die Bibel, das heisst aber nicht nur das Alte, sondern auch das Neue Testament, und über diese Tatsache geht die Autorin souverän hinweg, sie interpretiert nur – nach irgendwelchen undurchsichtigen Kriterien – das Alte Testament. Die Rezensentin gesteht, dass sie hier über weite Strecken keinen roten Faden gefunden hat, und auch nicht im Früh- und Hochmittelalter, bei den Geschichten von Dhuoda und Eleonore von Aquitanien (welche letztere auf einem «Dossier de demi-licence» der Universität Genf beruht, siehe S. 207 Anm. 1). Vollends kriminell wird es dann im Spätmittelalter, wo von den «katharischen Hexen» des 14. Jahrhunderts (S. 275, 277, 280) und von den emanzipierten Beginen des «selbstmörderischen» (suicidaire) 15. Jahrhunderts (S. 308) die Rede ist (zur Information: im 14. Jahrhundert hat es praktisch keine Katharer und im 15. Jahrhundert keine Beginen mehr gegeben). Die Ignoranz gipfelt in dem Satz, wonach das Inquisitionstribunal (die Inquisition?) 1215 auf dem Konzil von Trient gegen die Albigenser und Katharer eingerichtet worden sein soll (S. 276: «le Tribunal de l'Inquisition... fut institué en Languedoc au Concile de Trente 1215, contre les Albigeois et les Cathares»). Selbst wenn es sich bei dem Buch – was wahrscheinlich ist – um ein nur wenig oder überhaupt nicht überarbeitetes Vorlesungsmanuskript handelt, wäre doch zu erwarten, dass den Studenten schon nur die Fakten etwas genauer mitgeteilt würden. Schade um das schöne Thema, über welches sich durchaus ein Buch schreiben liesse.

Freiburg

KATHRIN UTZ TREMP

Landesdenkmalamt Baden-Württemberg (Hg.), **Hirsau, St. Peter und Paul 1091–1991**, Teil I: Zur Archäologie und Kunstgeschichte, 554 S.; Teil II: Geschichte, Lebens- und Verfassungsreformen eines Reformklosters, 436 S.; Stuttgart, Kommissionsverlag Konrad Theiss-Verlag, 1991 (Forschungen und Berichte der Archäologie des Mittelalters in Baden-Württemberg, Band 10/1–2).

In zwei stattlichen Bänden gelingt es, neues Licht und neue Erkenntnisse auf Kunst, Kultur und Geschichte des wichtigen mittelalterlichen Reformzentrums, das im heutigen Baden-Württemberg liegt, zu werfen. Jos Tomlow hat in zahlreichen Beiträgen sich sehr intensiv mit dem Kloster beschäftigt. Namentlich hat auch die Archäologie eine Fülle neuer Untersuchungen gemacht und zahlreiche neue Erkenntnisse gewonnen. Dieses Material wird im ersten Band ausführlich ausgebreitet. Es werden die frühe Baugeschichte erläutert und auch die Kirchenbauer der ersten abhängigen Pfarreien um 1500 berücksichtigt. Besonderes Interesse vermag der Ostschweizer Beitrag von Alois Seliger-Zeiss zu finden, der reich illustriert und dokumentiert ist. Dem Kenner der bereits spätgotischen geschlossenen ostschweizerischen Klosteranlage von Marienberg fällt sofort die enge Verwandtschaft der vorgestellten Hirsauer Schlusssteine mit jenen am Rorschacherberg auf. Hier wird gewiss noch ein vergleichendes Studium weiterführende Erkenntnis auch für die Schweizer Kunst- und Baugeschichte bringen können. Der mustergültig und sehr sorgfältig und ausführlich zusammengestellte Band vermag die kunstgeschichtliche Forschung über Hirsau auf eine völlig neue Grundlage zu stellen. Der Anlass für das Unternehmen war die 900-Jahrfeier der Weihe der Klosterkirche St. Peter und Paul in Hirsau. Es ist eine pluralistische Forschungsmethode mit verschiedenen Gesichtswinkeln der Forschung angewendet worden, die in den Resultaten fruchtbar geworden ist. Für den Mediävisten steht natürlich Hirsau vor allem in seiner Funktion und Bedeutung als weitherum strahlendes Reformkloster im Zentrum des Interesses. Diesen Aspekt erhellt vor allem der zweite Band, wo führende Vertreter der heute bekannten mediävistischen Forschungsmethoden zu Worte kommen, darunter Karl Schmid, Stefan Molitor, Gerd Althoff, Klaus Schreiner, Hermann Jakobs, Joachim Wollasch, Theodor Klöpfer, Felix Heinzer, Wolfgang Irtenkauf und manche andere. Es wird das Problem der karolingischen Gründung von St. Aurelius in Hirsau im Frühmittelalter neu kritisch durchdacht von Karl Schmid. Personengeschichtlich rückt die «Hirsauer Stiftersippe» in das Visier des Personenforschers Gerd Althoff. Spirituelle Aspekte untersucht vor allem der dafür prädestinierte Klaus Schreiner, der Spiritualität, Lebensform und Sozialprofil interdependent unter die Lupe nimmt. Diplomatischen Untersuchungen im Zusammenhang mit den Papsturkunden widmet sich Hermann Jakobs. Die Konstitution des Abtes Wilhelm von Hirsau und deren weittragende Ausstrahlung werden in einem kurzen Beitrag Norbert Dreimanns thematisiert. Das geistesgeschichtliche Umfeld leuchtet auch im Briefwechsel der Hirsauer mit Hildegard von Bingen auf, der im Zusammenhang mit einer kritischen Edition ebenfalls gewürdigt wird. Den schlecht dokumentierten Verbrüderungen geht Joachim

Wollasch nach. Auch Frauengemeinschaften liessen sich in den Bann des Hirsauer Modells und der Reform des 11. und 12. Jahrhunderts ziehen, wie Urban Küsters zeigt. Interessant im weiteren der Beitrag Theodor Klüppels über den heiligen Aurelius von Hirsau und seinen Kult als Hirsauer Klosterpatron. Felix Heinzer rekonstruiert anhand der zuordnungsfähigen und bekannten Handschriften Buchkultur und Bibliotheksgeschichte Hirsaus. Ein neuzeitliches Thema berührt Klaus Schreiner in der Untersuchung der Hirsauer Jahrbücher des bekannten Johannes Trithemius (1462–1516), dessen Chronik erstmals in der St. Galler Klosterdruckerei herausgegeben wurde. Weitere Spezialuntersuchungen befassen sich mit Hirsaus Prioraten im Hochmittelalter und dem Schicksal des Klosters als evangelische Prälatur und Klosterschule im 16. Jahrhundert. Ein kurzer Beitrag orientiert zudem über die Struktur der klösterlichen Wirtschaft im 15. und 16. Jahrhundert. Dankbar ist man auch für die Liste der Hirsauer Äbte sowie die ausführliche, von Felix Heinzer erarbeitete Bibliographie zum Thema. Es braucht nicht erwähnt zu werden, dass zwei genaue Personen- und Ortsregister die beiden Bände erst recht erschliessen.

St. Gallen

WERNER VOGLER

Louis Carlen, Zeremoniell und Symbolik der Päpste im 15. Jahrhundert. Vorträge der Aeneas-Silvius Stiftung an der Universität Basel XXVIII (Vortrag vom 22. Mai 1991), Universitätsverlag Freiburg/Schweiz, 1993 (= Freiburger Veröffentlichungen aus dem Gebiete von Kirche und Staat, Bd. 39), 48 S., ill.

Die Zeremonien, die Leben und Handeln der Päpste umgeben, haben starke Symbolkraft und rechtliche Bedeutung. Mit Bezug auf das 15. Jahrhundert zeigt dies der Autor für die Wahl des Papstes, seine Namen, Titel und Wappen, für die Krönung und mit ihr verbunden Thron und Tiara, und die folgende Inbesitznahme des Lateran, sowie für das päpstliche Zeremoniell während des liturgischen Jahres und bei speziellen Anlässen. Auch Tod und Begräbnis der Päpste umgibt ein Zeremoniell. Der Leser erfährt mitunter von eigenartigen Bräuchen: Das Plündern der Wohnung eines neugewählten Kirchenoberhauptes oder das dreimalige Beklopfen der Schläfe eines verstorbenen Papstes mit einem silbernen Hämmerchen seien hier als Beispiele genannt. Bei seinen anschaulichen Ausführungen fixiert sich der Autor nicht auf das 15. Jahrhundert, sondern greift in frühere Zeiten zurück, um die Entstehung und Entwicklung von Zeremonien und Symbolen zu beleuchten. Ein verhältnismässig umfangreicher Anmerkungsapparat verweist auf die verwendeten Quellen.

Ueken

LINUS HÜSSER

Anton Schindling/Walter Ziegler (Hg.), Die Territorien des Reichs im Zeitalter der Reformation und Konfessionalisierung. Land und Konfession 1500–1650. 5: Der Südwesten, Aschendorff, Münster 1993, 324 S., mit Karten (Katholisches Leben und Kirchenreform im Zeitalter der Glaubensspaltung 53).

Im Rahmen der im Titel zitierten Reihe wird in einem 5. Band die Konfessionalisierung im deutschen Südwesten abrisstmässig und fast handbuchartig dargestellt, wobei der Territorialbegriff geographisch sehr weit gefasst wird, indem die Publikation nicht nur Kurpfalz, Rheinische Pfalz und Oberpfalz, Kurtrier, Strassburg berücksichtigt, sondern auch Lothringen, Metz, Toul und Verdun, natürlich auch Baden und Württemberg, Ulm, Rottweil und weitere konfessionell verschiedene Gebiete. Dazu treten Weingarten und die schwäbischen Reichsklöster der österreichischen Vorlande und schliesslich die Eidgenossenschaft. Angesichts dieses umfassenden Programms ist es klar, dass der sehr überblickartige Charakter des Buchs stark hervorsteht. Verschiedene Autoren haben je ein Thema behandelt. Uns interessiert hier vor allem auch die Schweiz, die vom Team Hans Berner, Ulrich Gäbler und Hans Rudolf Guggisberg, alle in Basel, dargestellt wird. Die in den vergangenen Jahrzehnten erarbeitete Literatur wird zitiert und verarbeitet. Zudem wird ein wenig zufällig eine Übersicht über die verschiedenen Stände der Schweiz, die Vollmitglieder, die Gemeinen Herrschaften und die Zugewandten Orte gegeben, wobei rangmässig ohne Zweifel die Zugewandten Orte den Gemeinen Herrschaften hätten vorangestellt werden sollen. In den einzelnen Abteilungen wird das chronologische Prinzip angewandt, was wenig Aufschluss gibt über die tatsächliche Rangstellung der von den beiden St. Gallen, Abtei und Stadt, angeführten Zugewandten Orte im eidgenössischen System.

Dieter Stievermann hat die österreichischen Vorlande behandelt, worunter Vorarlberg subsumiert wird. Karten ermöglichen einen leichten Überblick über die behandelten Territorien, wobei die bekannte Tatsache hervorsteht, wie unendlich zerstückelt dieses Vorderösterreich und diese westlichen österreichischen Territorien tatsächlich waren. Im Sinne des Programms vermag das Werk ohne Zweifel die Aufgabe und das Ziel zu erfüllen, das es sich selbst stellt. Als Resultat einer Lektüre kann des weitern darauf hingewiesen werden, eine an sich bekannte Tatsache, die besonders frappant ins Auge sticht, wie vielfältig, unterschiedlich und nicht eindeutig die Verhältnisse in diesem Teil des ehemaligen Reiches waren. Diese Zustände waren natürlich das Ergebnis der tatsächlichen politischen Verhältnisse. In manchen Fällen konnte die katholische Position wiedergewonnen werden, dies ist etwa zu verfolgen in den Gebieten und Territorien der ehemaligen Fürstabtei St. Gallen. Zu Recht weist eine Notiz im Anschluss an die Bibliographie darauf hin, dass in den vergangenen Jahrzehnten sehr viel zur Erforschung des konfessionellen Zeitalters in der Eidgenossenschaft geleistet wurde. In jüngster Zeit haben sich aber neue Forschungstendenzen herausgebildet, etwa die bessere Kenntnis der reformierten Orthodoxie. Es fehlen immer noch eingehende Spezialforschungen über die Volksfrömmigkeit der nach-

reformatorenischen Jahrzehnte, wobei dies gewiss auch mit Quellenproblemen zu tun hat. Die Publikation ermöglicht eine rasche komparatistische Übersicht der Entwicklung in den deutschen Ländern. Die Reihe und die einzelnen Bände seien sehr zur Lektüre empfohlen.

St. Gallen

WERNER VOGLER

Werner Raupp, Mission in Quellentexten. Geschichte der Deutschen Evangelischen Mission von der Reformation bis zur Weltmissionskonferenz Edinburgh 1910, Verlag der Evang.-Luth. Mission, Erlangen und Verlag der Liebenzeller Mission, Bad Liebenzell, 1990, 479 S.

Werner Raupp, wissenschaftlicher Mitarbeiter an der Universität Tübingen, Fachbereich Kirchen- und Missionsgeschichte, legt eine Sammlung von Quellentexten zur Mission vor. Diese sind vielfältiger Art: Ausschnitte aus Predigten, Berichte von Missionaren, Briefe von Förderern der Mission, Predigten, Kirchenlieder, Katechismusfragen an Taufwillige, praktische Anweisungen, Gründungserklärungen usw. Sie geben damit Einblick in die Impulse, Zielsetzungen und Hoffnungen der an der Mission Beteiligten, sie zeigen aber auch die Hindernisse, angetroffenen Schwierigkeiten und den ungeheuren Mut, das Gottvertrauen und die Zuversicht, solche zu überwinden.

Der Missionsgedanke wurde immer wieder von einzelnen Pionieren aufgegriffen, so dass viele, oft sich auch konkurrenzierende Werke entstanden sind. Viele Texte lassen erkennen, dass die Missionsförderer bewusst auch eine Wirkung auf die Gläubigen «zu hause» erhofften, deren Glaube durch die Berichte über die Bekehrungen und den Glaubenseifer der Neugetauften bestärkt und neu angespornt werden sollte. Deutlich lässt sich aus den Texten ersehen, wie stark die Missionare nicht nur von den Glaubenslehren und Moralvorstellungen der jeweiligen Gruppen und Kirchen, sondern auch von den Gewohnheiten und der Kultur ihrer Heimat geprägt und überzeugt waren, was sie daran hinderte, die im Missionsfeld angetroffene Kultur als gleichberechtigt anzuerkennen. Bei der Lektüre wird man sich somit bewusst, wie gross der Wandel in der Missionsauffassung ist, der unser oft zwiespältiges Verhältnis zum Begriff «Mission» von jenem trennt, das wir als ungebrochene Verpflichtung in diesen Texten finden. Die Vielfalt an Auffassungen und Ansätzen, die in den Zeugnissen und Texten zu entdecken ist, macht den Gewinn einer Lektüre auch für jemanden aus, der nicht direkt mit dem Missionsthema verbunden ist.

Zürich

MAX STIERLIN

Gabriel Imboden/Gregor Zenhäusern/Alma Treyer (Hg.), Kaspar Jodok von Stockalper: Handels- und Rechnungsbücher, Brig, Rotten-Verlag, 1993, 4^o, Band 8, XII S. + 714 Sp.

Der vorliegende Band 8 der Handels- und Rechnungsbücher von Kaspar Jodok von Stockalper ist nach denselben Richtlinien bearbeitet wie die Bände 6 und 7. Er vereinigt die Bände L-9 und L-11 des Stockalperarchivs. L-9 enthält die «expedita» (Ausgaben) Stockalperts von 1648 bis in die 70er Jahre, L-11 seine «recepta» (Einnahmen) in der gleichen Zeitspanne. Die beiden genannten, inhaltlich und chronologisch zusammengehörenden Originalbände schliessen teilweise die Lücke des verschollenen «Liber tertius computorum». Denn dieser vermisste Band hat nach allem, was man weiss, die Fünfziger- und Sechzigerjahre abgedeckt.

Während die Bände 4–7 dieser Edition der Handels- und Rechnungsbücher vor allem ein Gesamtbild von Stockalperts immensem Immobilienbesitz im Wallis und im ossolanischen Gebiet vermitteln, kommen im Band 8 hauptsächlich seine humanistische Bildung, seine Religiosität und seine vielseitigen geistigen Interessen zur Geltung. Der vorliegende Band enthält über 300 lateinische Sentenzen, die Stockalper aus den sehr beliebten zeitgenössischen «Florilegien» und aus der reichen epigrammatischen Literatur exzerpiert hat. Diese Sentenzen sind aufschlussreich für seine Weltanschauung. Stockalperts Frömmigkeit äussert sich in seiner engen Verbundenheit mit religiösen Festen und Bräuchen (Sp. 109, 110, 228, 231, 232, 235). Sein Einsatz für Niederlassungen von Orden (Kapuziner, Jesuiten, Ursulinen) in Brig und sein Interesse für das Weiterbestehen dieser Institutionen zeugen vom Eifer einer bedeutenden Persönlichkeit aus der Zeit der katholischen Reform. Beinahe erheiternd wirken in diesem grossen Zusammenhang an einer Stelle Bemerkungen über seine geliebten Orden: *superbia* der Kapuziner, *avaritia* der Jesuiten und *luxuria* der Ursulinen.

Bezeichnend für die vielseitigen Interessen Stockalperts sind seine Angaben über die Ämter des türkischen Staates (Sp. 127–128), die Titel von Hochadeligen (Sp. 191–192) und über französische, italienische, spanische und deutsche Tischsitten und Lebensart (Sp. 185, 192, 228).

Der Band ist reich an aufschlussreichen Angaben zur Wirtschaftsgeschichte (Transit, Salzhandel, Alpwirtschaft, Bergbau, Wasserwerke und Wasserrechte), aber auch an Einträgen, in denen Stockalperts unternehmerische Tätigkeit als Architekt und Stadtplaner von Brig zur Geltung kommt. Er engagierte für die Ausstattung der Kirchen (Pfarrkirche von Glis, Englisch-Gruss-Kapelle, etc.) und Malerarbeiten bedeutende Künstler: den Augsburger Maler Matthäus Koller (Sp. 318–329), die Goldschmiede Jonas Rieder von Augsburg (Sp. 25) und Wolfgang Spillmann von Zug, in Sitten (Sp. 30–36) und den Schreiner Georg Bernardi aus dem Valle Vigezzo (Sp. 302–305).

Unter den sorgfältig redigierten Registern möchten wir das Sachregister und die Register zu den Sentenzen besonders hervorheben. Das Sachregister ist infolge der vielen lateinischen Sentenzen und der thematischen Vielseitigkeit der in diesem Band edierten Rechnungen umfangreicher als in den

vorausgehenden Bänden. Der systematischen Erschliessung der Sentenzen dienen ein alphabetisches Register der Titel und ein weiteres Register der Versanfänge. Die Bearbeiter haben die Sinnsprüche an Hand der Epigrammsammlung von John Owen (2 Bände, Leiden 1976–1978) und der von Hans Walther herausgegebenen Sammlung «Proverbia sententiaequae Latinitatis medii aevi» (9 Bände, Göttingen 1963–1969) identifiziert.

Textpassagen, deren spezielle Darstellung im Druck sich nur unzureichend wiedergeben lässt, sind als Faksimile beigegeben, ebenso Einträge, die Stockalper in feierlicher Würde vom übrigen Text kalligraphisch abhebt und dadurch auch inhaltlich hervorhebt. Der 8. Band bildet gesamthaft einen an Facetten reichen Beitrag zu Stockalperts Frömmigkeit und humanistischer Bildung und zu seiner unermüdlichen vielseitigen Tätigkeit. Die Edition dieses Bandes lässt an Genauigkeit und Arbeitsaufwand nichts zu wünschen übrig.

Solothurn

HELLMUT GUTZWILLER

Eva Labouvie, Zauberei und Hexenwerk. Ländlicher Hexenglaube in der frühen Neuzeit, Frankfurt am Main, Fischer, 1991, 302 S.

Die Geschichte des frühneuzeitlichen europäischen Hexenwahns ist seit Jahren Tummelplatz von Glaubensrichtungen und Methoden, die, von festen ideologischen Prämissen ausgehend, strikt monokausal operierend, Repressionsmechanismen freizulegen suchen, mittels derer sich Herrschaft im weitesten Sinne suspekter, widerständiger, unkontrollierbarer oder unorthodoxer Randgruppen zu entledigen sucht: Hexenverfolgung als misogyn-patriarchalische Konkurrenzverdrängung, Ausmerzungen organisch gewachsener Volkskultur und deren Eigenständigkeit, soziale und konfessionelle Indoktrination und Sozialdisziplinierung von oben etc. Solchen einseitigen, das komplexe Phänomen frühneuzeitlicher Hexenverfolgung eher verunklarenden Ansätzen hat die vorliegende Studie drei entscheidende Vorzüge voraus. Zum einen eine relativ breite empirische Basis, da Hexenprozesse im Westen des Reiches im 16. und 17. Jh. nach den Prozessakten quantitativ signifikant aufgearbeitet werden. Zum anderen gelingt es der Autorin, die starren Stimulus-Response-Schemata aufzubrechen und zugleich statt der vorgegebenen Täter-Opfer-Relation ein komplexeres Interaktionsmodell zu konstruieren, das die oft einseitig zur Solidargemeinschaft idyllisierten dörflichen Gesellschaften als die eigentlichen Urheber der Basis-Denunziation gegen Hexen erweist. Und zum dritten wird dieses durchaus autonome, gegen ländliche Aussenseiter gerichtete Aussonderungs-Bestreben in eine differenziertere Sicht frühneuzeitlicher Volkskultur eingebettet, in der präventives, auf der Dechiffrierung natürlicher wie übernatürlicher Zeichen beruhendes Handeln zur Abwehr von und Schutz von Schadens-Zauber als integrales Element populärer Weltanschauung hervortritt, so wie andererseits deutlich gemacht wird, dass derartige volkstümliche Hexenvorstellungen erst durch Übernahme und Kanalisierung durch die gelehrte Kultur ihre Wirk-

samkeit entfalten konnten. Unter dem Strich die fundierteste, abgewogenste und anregendste Studie zum häufig malträtierten Thema seit langem.

Freiburg

VOLKER REINHARDT

Landjudentum im süddeutschen- und Bodenseeraum, Vorarlberger Verlagsgesellschaft, Dornbirn 1992, 236 S. (Forschungen zur Geschichte Vorarlbergs, hrsg. vom Vorarlberger Landesarchiv, Bd. 11).

Mit vorbildlichem Einsatz ist in Vorarlberg in den letzten Jahren die Erforschung des hier doch vorwiegend im ländlichen Raum vertretenen Judentums vorangetrieben worden. Es ist dies vor allem das Verdienst der Equipe um Karl Heinz Burmeister. Äusseres Zeichen dieser Beschäftigung ist das neu geschaffene, weit herum als gelungen anerkannte Jüdische Museum in der ehemals stark von Juden bewohnten Gemeinde Hohenems. Die vorliegenden divergenten Beiträge bilden die gedruckte Ausbeute eines vom 9. bis 11. April 1991 in Hohenems veranstalteten wissenschaftlichen Kolloquiums zur Eröffnung des genannten Museums. In einer grundlegenden kurzen Einführung legt Monika Richarz den Forschungsstand dar. Ich möchte hier die die Schweiz nicht betreffenden Beiträge vernachlässigen und nur auf die Helvetica hinweisen. Wesentliche Aspekte der Geschichte der Juden im st. gallischen Städtchen Rheineck im 17. Jahrhundert behandelt Karl Heinz Burmeister, der seine Forschungen unterdessen noch auf archivalischer Grundlage vertieft hat. Thomas Armbrusters umfangreicher Beitrag betrifft die «jüdischen Dörfer» Lengnau und Eningen im Aargau. Städtische Verhältnisse berücksichtigt Artur Wolffers' «Kurzgeschichte der Juden in St. Gallen». Marianne Degginger-Unger stellt das Archiv der jüdischen Gemeinde der Gallusstadt vor. Weitere Beiträge befassen sich vor allem mit thematisch zentralen Problemen des Landjudentums, etwa seiner Assimilation und seinem Selbstverständnis sowie dem Antisemitismus (Heiko Hausmann). Es ist zu begrüßen, dass die Publikation in der vorliegenden Form erscheinen konnte, die eine Art Startschuss für weitere Forschungen und Vertiefung des Themas in der Zukunft darstellen kann.

St. Gallen

WERNER VOGLER

Günter Esser, Josepha Dominica von Rottenberg (1676–1738). Ihr Leben und ihr geistliches Werk (Quellen und Forschungen zur Geschichte des Dominikanerordens, NF Band 2). Diss. theol. Freiburg i.Ue., Berlin, Akademie Verlag, 1992, 446 S.

Die vorliegende Dissertation entstand in Freiburg im Breisgau und befasst sich mit einer bedeutenden Dominikanerin, Josepha Dominica von Rottenberg. Allerdings geht leider aus dem Titel nicht klar hervor, wo sie wirkte, nämlich im Kloster St. Katharinental, im nördlichen Thurgau gelegen. Die-

ses Kloster hat 1989 eine breite monographische Darstellung aus der Feder von Albert Knoepfli in der Reihe der schweizerischen Kunstdenkmäler erfahren und ist somit vermehrt in das Interesse der Öffentlichkeit gerückt worden. Die Untersuchung, die sorgfältig quellenmässig erarbeitet ist, befasst sich in einem ersten Teil mit der Biographie der Klosterfrau, der zweite beinhaltet Texte zum Leben dieser Frau, die verschiedenen Archiven entstammen. Schliesslich folgt in einem weiteren Teil eine Quellensammlung von Texten zu ihrer Biographie und auch Ausschnitte aus ihren Schriften, die sich auf geistlichem Gebiet bewegen. Sorgfältig ordnet der Autor das Leben und die Biographie in die sozio-kulturelle Gesamtsituation jener Zeit ein. In verschiedenen einzelnen Schritten wird dann das Leben dieser Klosterfrau erfasst, wobei auch auf ihre Verwandtschaft und die innere Entwicklung eingegangen wird. Der Autor versucht das Leben auch mit Werten der Kategorien aus dem geistlichen Bereich zu erfassen, die sicher in einem gewissen Sinn verbindlich sein müssen. Er wagt sich dabei in Bereiche eines Psychologen vor, wobei er sich zur Erfassung dieser Frauengestalt auch ihrer Schriften bedient. Esser kommt dann zum Schluss, dass es sich um eine Frau des «Barock» handelt. So versucht der Verfasser, das Leben Dominicas gleichsam «neu zu entdecken». Das Milieu, aus dem sie stammt, überrascht nicht, ähnlichen Milieus entstammen auch oft St. Galler Äbte des 18. Jahrhunderts, im Bereich der Beamtschaft der vorderösterreichischen Lande, in diesem Fall war der Vater Vizekanzler in Freiburg im Breisgau.

Esser stützt sich auf zahlreiche Archivalien, die im Buch teilweise ediert sind, obwohl sie in der Übersicht nicht vollständig erfasst werden. Von Bedeutung wurde die Schwester etwa auch für die Reform der Frauenklöster in der stiftsanktgallischen Landschaft, so etwa in St. Katharina zu Wil sowie St. Maria der Engel in Wattwil, Notkersegg in St. Gallen und St. Scholastika in Rorschach. Beim St. Galler Kapitel fehlt etwa ein Hinweis auf die den heutigen Stand wiedergebenden Ausführungen in der «Helvetia Sacra» zum Kloster St. Gallen. Namentlich befasst Esser sich auch mit der Einführung der strengeren Klausur in diesen Klöstern. Die Schwester besass ein ausdrückliches Bedürfnis, ihre geistlichen Erfahrungen schriftlich auszudrücken, wofür eine lange Reihe von Texten, die aus ihrer Feder erhalten sind, zeugen. Der Autor hat versucht, diese Texte möglichst klug dem heutigen Leser zugänglich zu machen, was mit Kürzungen und einer strengen Auswahl erkauft werden musste. Es ist eher selten, dass sich eine Klosterfrau oder sogar ein Mönch im Barock autobiographisch äussert, sieht man einmal ab von den testamentarischen Vermächtnissen gewisser Äbte. Umso wertvoller ist diese Präsentation der diesbezüglichen Texte Dominicas, die gewiss noch einer weiteren und tieferen Ausdeutung offenstehen. Natürlich kennen wir die Tagebücher der Äbte, die jedoch eher als politische oder klösterliche Tagebücher und nicht als persönliche anzusehen sind.

Anton Gössi/Josef Bannwart (Hg.), Die Protokolle der bischöflichen Visitationen des 18. Jahrhunderts im Kanton Luzern, Luzern-Stuttgart, 1992 (Luzerner Historische Veröffentlichungen, Band 27), 546 S., 2 Karten.

Die vorliegende Publikation von Quellen, die zunächst von Josef Bannwart zur Edition vorbereitet, dann vom verstorbenen Schwyzer Staatsarchivar Willi Keller bearbeitet und schliesslich von Anton Gössi endgültig zur Edition bereitgestellt wurden, erschliesst eine wichtige Quelle zur Kirchengeschichte des Kantons Luzern, der im 18. Jahrhundert noch zum Bistum Konstanz gehörte. Gössi verdanken wir die Einleitung zur kanonischen Visitation und zur Praxis der Visitation im Kanton Luzern. Erfreulicherweise macht er uns auch mit der Luzerner Pfarreienstruktur bekannt und wirft einen Seitenblick auf die Visitationen in den inneren Orten. Sorgfältig beschreibt er die Quellenausgabe, legt die Editionsgrundsätze dar und beschreibt die Originale. Die Benutzung der Quellen erleichtern auch zwei mehrfarbige Karten der Luzerner Pfarreien und Dekanate des 18. Jahrhunderts. Dem mit der Quellengattung Vertrauten fällt sofort die Besonderheit der Luzerner Visitationsprotokolle auf, die im Rahmen der Konstanzer Gepflogenheiten gesehen werden müssen. Leider ist ein Vergleich mit geistlichen Territorien wie St. Gallen und Basel oder mit Chur nicht gewagt worden. Dabei wären die Besonderheiten der Konstanzer Visitationen klarer hervorgestochen. Die knappe Edition ist durch ein sehr ausführliches, hervorragendes Register bestens erschlossen und wird in absehbarer Zeit wesentlich ergänzt werden durch einen zweiten Band, der das Prosopographische der Luzerner Geistlichkeit des 18. Jahrhunderts behandelt. Berücksichtigt sind die Visitationen 1701, 1710, 1753, 1768 und 1780. Es ergibt sich so ein sehr guter Querschnitt durch Kontinuität und Wandel der Luzerner Seelsorge des 18. Jahrhunderts. In einem Anhang werden weitere Quellentexte in Edition vorgelegt und ausserdem auch eine Übersicht über die Quellenlage gegeben. Diese Visitationsprotokolle finden sich nämlich nicht in erster Linie in Freiburg im Breisgau, sondern in Solothurn, in Luzern selbst, in den Dekanatsarchiven, in den Stiftsarchiven Beromünster und Luzern sowie teilweise auch im Generallandesarchiv Karlsruhe. Wenn man die Visitationsakten des Churer Bischofs Flugli von Aspermont von 1638–40 kennt, ist man einigermaßen erstaunt über den unterschiedlichen Aufbau der Luzerner bzw. Konstanzer Protokolle. Hier werden vor allem, fast inquisitionsmässig, die Seelsorgegeistlichen befragt, ihr Lebenswandel peinlich unter die Lupe genommen und dann auch über besondere Ereignisse in den einzelnen Pfarreien berichtet. So erscheinen also die Visitationen als sehr personenzentriert. Es wird nach Pfarreien vorgegangen, wobei meistens auch das Stift Beromünster mitberücksichtigt ist. 1723, 1731 und 1742 sind nur Akten offenbar erhalten und ediert, die Beromünster betreffen. Als Perle eines Visitationsberichtes ist indes die Visitation von 1710 im Ursulinenkloster Luzern hervorzuheben, bei welcher Gelegenheit jede Schwester des Konvents streng einvernommen wurde. Es ergibt sich so ein höchst aufschlussreiches Psychogramm einer barocken Schwesternkommunität, das auch sehr geschickt und aufschlussreich innere Probleme zur Geltung bringt.

Selbstverständlich sind die Protokolle ausschliesslich in Latein abgefasst, nur selten schleichen sich vulgär-sprachliche Ausdrücke in den Text. Zwar ist 1990, von Hans Wicki verfasst, eine Geschichte des religiösen Lebens im Kanton Luzern erschienen, in der die Visitationsakten mitbenutzt sind, doch ist ohne Zweifel jede weitere Beschäftigung mit der Luzerner Kirchengeschichte der Neuzeit verpflichtet, auf diese Quellen zurückzugreifen, auch wenn die Wertung und ihre Interpretation nicht ganz so einfach sind, wie es auf den ersten Blick erscheinen mag. Mit dem strengen Raster der Konstanzer Visitatoren muss gewiss auch ihre Wirklichkeitsaussage hinterfragt werden.

Es ist sehr zu begrüßen, dass für einen doch grösseren Zeitraum die Visitationsberichte einer geschlossenen Region nun gedruckt und ediert vorliegen. Zu wünschen wäre, dass weitere Teile der schweizerischen Quart des Bistums Konstanz und andere schweizerische Kirchenterritorien in diesem Sinne editorisch erfasst werden könnten. Aus dem Vergleich könnten gewiss Besonderheit, Eigenart und Stellenwert der Luzern betreffenden Protokolle herausgearbeitet und beurteilt werden.

St. Gallen

WERNER VOGLER

Contributions réunies par Bernard Prongué, Joëlle Rieder, Claude Hauser, Francis Python. **Passé pluriel. En hommage au professeur Roland Ruffieux**, Fribourg/Suisse, Editions Universitaires, 1991, (= Etudes et recherches d'histoire contemporaine. Série historique, 12), VIII + 532 S.

Die vorliegende Festgabe zum 70. Geburtstag von Professor Roland Ruffieux zeichnet sich nicht nur durch die grosse Zahl der Beiträge, sondern auch durch ihre thematische Vielseitigkeit aus.

Die 34 Studien sind in folgende vier Abteilungen gegliedert: I. Schweizergeschichte; II. Allgemeine Geschichte und internationale Beziehungen; III. Institutionen und Politik; IV. Kulturgeschichte. Die Artikel der Teile I und II beschlagen vor allem folgende Sachgebiete: Schweizergeschichte und allgemeine Geschichte des 19. und 20. Jahrhunderts, schweizerische Frauenbewegung und Ausländerproblem in der Schweiz. In den Aufsätzen der Abteilung III kommen vor allem Probleme des schweizerischen Bundesstaates und der Bundesverwaltung sowie Fragen der schweizerischen Neutralität und des Verhältnisses der Schweiz zu Europa in der Gegenwart zur Sprache. Die Abteilung IV (Kulturgeschichte) ist inhaltlich am reichhaltigsten. Erwähnenswert ist die Studie über die Pflege der Geschichte der politischen Ideen an den Hochschulen. Die Arbeiten über den an der Neuenburger Akademie von 1866 bis 1894 dozierenden Freiburger Historiker Alexandre Daguët und über Georges Python rufen zwei bedeutende Freiburger Persönlichkeiten in Erinnerung. Aufschlussreich sind die Beiträge über den Anteil der Ausländer im Lehrkörper der Schweizer Universitäten und die Anfänge des Schweizerischen Wissenschaftsrates. Sämtliche Aufsätze zeichnen sich durch gründliche Auswertung der Quellen und der Literatur und durch neuartige Fragestellungen und Aspekte aus.

Die von Joëlle Rieder redigierte, nach Sachgebieten gegliederte, 18 Seiten umfassende Bibliographie der Publikationen des Jubilaren legt Zeugnis ab von der vielseitigen Produktivität von Professor Ruffieux.

Die Festgabe ist ein wertvoller Beitrag zur neuesten Geschichte und zur Politologie.

Solothurn

HELLMUT GUTZWILLER

Histoire de l'Université de Fribourg Suisse 1889–1989 – Geschichte der Universität Freiburg Schweiz. Institutions, enseignement, recherches – Institutionen, Lehre und Forschungsbereiche. Band 1–3. Herausgegeben von einer Professoren-Kommission geleitet von *Roland Ruffieux* und dem Rektorat der Universität. Freiburg/Schweiz, Universitäts-Verlag, 1991–1992, 1199 S.

Das anlässlich des Zentenariums der Universität Freiburg veröffentlichte, dreibändige Werk legt die Entstehung und Entwicklung dieser Universität, aber auch der einzelnen Fakultäten dar und bietet ein Verzeichnis der Dozenten, Daten und Fakten. Die Beiträge der insgesamt 65 Mitarbeiter sind teils in deutscher, teils in französischer Sprache verfasst.

Band 1 (Entstehung und Entwicklung) schildert die Gründung und Entwicklung der Universität als Ganzes in den vergangenen 100 Jahren.

Professor Heribert Raab (+ 1990) setzt sich mit den verschiedenen misslungenen Plänen zur Gründung einer katholischen Universität in der Schweiz vom 17. bis 19. Jahrhundert auseinander. – Die Gründung der Freiburger Universität beschreibt Professor Urs Altermatt. Er weist dabei auf das Ende des Kulturkampfes, den wirtschaftlichen Aufschwung des Kantons Freiburg gegen Ende der 70er Jahre des 19. Jahrhunderts und die Stärkung der Konservativen im Freiburger Grossen Rat hin. Der autoritäre und atemberaubende Einsatz des Freiburger Erziehungsdirektors Georges Python, die Verdienste des Graubündner Nationalrats Caspar Decurtins bei der Suche nach Professoren und die überstürzte Gründung der Universität im Jahre 1889 werden eingehend und anschaulich geschildert.

Altermatt führt den Leser auch durch die ersten 25 Jahre (1889–1914) der Universität. Die erste Zeit nach der Gründung war gekennzeichnet durch prekäre Raumverhältnisse, finanzielle Schwierigkeiten, Skepsis der Protestanten und Liberalen in der Schweiz und den Mangel an Solidarität in den katholischen Stammländern. Dagegen nahm die Zahl der Studenten in erfreulicher Weise zu. Die Juristische und Philosophische Fakultät nahmen schon 1889 ihre Tätigkeit auf. Ein Jahr später erfolgte die Gründung der Theologischen Fakultät und 1894 die Errichtung der Mathematisch-naturwissenschaftlichen Fakultät.

Die folgenden Jahre brachten der jungen Universität unliebsame Spannungen. Der Umstand, dass nicht nur die Professuren an der Theologischen Fakultät, sondern auch die Lehrstühle für Philosophie an der Philosophi-

schen Fakultät in den Händen von Dominikanern waren, sorgte für die Opposition seitens der Dozenten der liberal-katholischen Richtung. Innerhalb der Professorenschaft setzte sich eine Gruppe in Anbetracht des grossen Prozentsatzes der deutschsprachigen Studenten für die entsprechende Vertretung im Lehrkörper ein. Da Deutsche, Franzosen und Slawen in Freiburg dozierten, kam es, wie Professor Ulrich Im Hof in seinem aufschlussreichen Beitrag «Die schweizerischen Varianten der kleindeutschen Universität» in der Festschrift Hans von Greyerz (Bern 1967) nachgewiesen hat, zu einer «internationalen Spannung, die sich auf freiburgischem Boden entlud». Diese Krise, die zum «Exodus» von acht reichsdeutschen Professoren führte, hat dem Ansehen der Freiburger Hochschule in Katholisch-Deutschland und an den deutschen Universitäten schwer geschadet. Sie hat aber auch zu organisatorischen Reformen und zur Konsolidierung geführt. Der Erlass eines Universitätsgesetzes am 1. Dezember 1899 und verschiedener Reglemente, der Neubau der Kantons- und Universitätsbibliothek (1909/10) sind bezeichnend für die Bemühungen zur Verbesserung der inneren Struktur der Universität. Neben der starken Zunahme der französischen Studenten gewannen auch die französischsprachigen Professoren an Einfluss. Durch die Berufung von Schweizern auf einzelne deutschsprachige Lehrstühle begann sich die Universität zu «verschweizern», was sich während des Ersten Weltkriegs (1914–1918) als Vorteil erwies. Man war jetzt in der Regierung bemüht um ein grosszügiges Angebot an Vorlesungen und ein günstiges Verhältnis zwischen Studenten und Professoren. Im Vergleich mit andern schweizerischen Universitäten hatte Freiburg eine verhältnismässig hohe Zahl von Lehrstühlen in der Zeit von 1898 bis 1914. Das Anliegen von Erziehungsdirektor Python war die Aufrechterhaltung des katholischen, zweisprachigen und internationalen Charakters. Dafür setzte er sich weitblickend ein. Freiburg und Genf wiesen in jener Zeit den höchsten Prozentsatz an ausländischen Studenten auf.

Professor Dominique Barthélemy, O.P., legt in seinem Beitrag «Les fondements idéologiques et leurs implications» die Ziele der Gründer der Universität (Domherr und Redaktor Joseph Schorderet, Georges Python und Caspar Decurtins) dar und bringt auch die gegensätzlichen Anschauungen zur Geltung zwischen Msgr Gaspard Mermillod, Bischof von Lausanne und Genf, als Verfechter einer privaten katholischen Universität unter der Aufsicht der Schweizer Bischöfe, und dem St. Galler Bischof Augustin Egger, Befürworter einer staatlichen, kantonalen Hochschule.

Professor Roland Ruffieux schildert die Entwicklung der Universität von 1914 bis 1946. Der Erste Weltkrieg brachte eine Verstärkung des schweizerischen Elements im Lehrkörper mit sich. Die Studentenverbindungen blühten auf. – In der Zwischenkriegszeit bahnten sich engere Kontakte unter den schweizerischen Universitäten an. Infolge der stetigen Zunahme der Studenten in Freiburg wurde das Bedürfnis nach einem eigenen Universitätsgebäude immer dringender. Dieser Forderung stand jedoch die Knappheit der finanziellen Mittel im Weg.

Zu einer entscheidenden Wende führte die Übernahme der Erziehungsdirektion durch Staatsrat Joseph Piller im Jahre 1932. Piller setzte sich mit

Nachdruck für den Ausbau des Medizinstudiums bis zum 2. Propädeutikum und für den Bau eines eigenen Universitätsgebäudes ein. 1941 konnte dieses eingeweiht werden. Die mit dem Bau der Universität verbundenen hohen Kosten verstärkten jedoch die Opposition gegen die ausserordentlich dynamische Persönlichkeit Pillers und führten zu seinem Sturz bei der Neuwahl des Staatsrats im Dezember 1946.

Jean-Claude Gauthier, Chef der Abteilung Universität im Erziehungsdepartement, befasst sich mit dem Zeitabschnitt von 1947 bis 1970. 1949 wurde der Vertrag mit den Bischöfen der Schweiz betreffend die Universitätskollekte abgeschlossen. Ausserdem wurde als Instanz zwischen der Universität und der Erziehungsdirektion der Hochschulrat geschaffen. – Das Jahrzehnt von 1961 bis 1970 bildet für die Universität Freiburg wie auch für die andern schweizerischen Hochschulen eine entscheidende Epoche. Nationalrat Max Aebischer, seit 1966 Erziehungsdirektor, plante und verwirklichte Wichtiges zum weiteren Ausbau der Universität in bezug auf Unterricht, Gebäude und Bibliothek. Infolge der Hilfe des Bundes an die Universitäten konnten die Professorengehälter verbessert werden. Zu Beginn der 70er Jahre wurden zwei neue Gebäude errichtet, das eine für das Mathematik- und das Physikinstitut, das andere für das Biochemische und das Physiologische Institut. Ausserdem führte die Revision des Universitätsgesetzes vom 27. November 1970 zu einer Stärkung der Universitätsleitung. Das Rektorat (Exekutive) besteht seither aus dem Rektor, drei Vizerektoren und einem Verwalter. Der Senat (Legislative) erfuhr ebenfalls eine Reorganisation und umfasste fortan neben Professoren auch Vertreter des Mittelbaus (Assistenten) und der Studentenschaft.

Augustin Macheret, Rektor der Universität von 1983 bis 1991 und seit 1992 Staatsrat, umreisst die Sendung und Aufgabe der Universität Freiburg in der heutigen Zeit. Er bezeichnet sie als eine Gemeinschaft (communauté) von Gemeinschaften (Fakultäten, Abteilungen, Institute, Seminare, etc.) und hebt ihren internationalen Charakter hervor, der sich unter anderm in der Zusammenarbeit mit ausländischen Universitäten in einigen Fachgebieten äussert. Ferner weist Macheret auf Artikel 68 der Universitätsstatuten hin. Dieser legt das Gleichgewicht zwischen der deutschen und der französischen Sprache im akademischen Unterricht fest. Aber auch der katholische Charakter der Hochschule hat sich von einem militanten, apologetischen Katholizismus zu einer ökumenischen Haltung gewandelt.

Im Abschnitt «Öffnung auf die Welt» zeigt H. Raab das wechselhafte, nicht immer ungetrübte Verhältnis der Universität zu Deutschland und Österreich. Jean-François Paccolat, wissenschaftlicher Mitarbeiter des Rektorats, legt die Beziehungen zu Frankreich dar und weist auf eine Anzahl bedeutender Professoren aus unserm westlichen Nachbarland hin. Charles Ridoré, Lehrbeauftragter, untersucht die Verbindungen der Universität zur Dritten Welt.

Der Abschnitt «Besondere Beziehungen zu Schweizer Kantonen» zeigt, dass die Kantone St. Gallen, Jura, Tessin und Graubünden im Lehrkörper wie unter den Studenten der Universität Freiburg besonders gut vertreten sind.

Pierre Gauye gibt einen Abriss der Entwicklung der Studentenschaft (Academia). Bibliotheksdirektor Dr. Martin Nicoulin schildert den Aufstieg der Kantonsbibliothek aus bescheidenen Anfängen zu einer angesehenen Universitätsbibliothek. Die Bibliotheksleiter und die Präsidenten der Bibliothekskommission waren immer schon bestrebt, mit den Neuerungen im Bibliothekswesen Schritt zu halten. Mit einem anschaulichen Beitrag über die Pflege des Sports an der Universität schliesst Band 1 ab.

Band 2 gibt einen Überblick über die verschiedenen Fakultäten. Die Professoren Dominique Barthélemy, Marie-Humbert Vicaire und Dirk von Damme behandeln in ihren Beiträgen die Gründung und die Anfänge der Theologischen Fakultät, Forschung und Lehre an dieser Fakultät und ihre Ausstrahlung auf Kirche und Gesellschaft. Dabei werden hervorragende Dozenten und ihre wissenschaftlichen Verdienste gebührend gewürdigt, unter ihnen die Kirchenhistoriker Pierre Mandonnet, Gabriel Löhr und Gilles Gerard Meersseman und die Patrologen und Archäologen Johann Peter Kirsch und Othmar Perler. Der Anteil der in Freiburg wirkenden Theologen am II. Vatikanischen Konzil (die Professoren Groner, Hänggi, Meersseman und Stirnimann) wird ebenfalls hervorgehoben.

Die Entwicklung der Rechts-, Wirtschafts- und Sozialwissenschaftlichen Fakultät, die seit 1988 infolge Abtrennung der Wirtschafts- und Sozialwissenschaften in zwei Fakultäten aufgeteilt ist, wird in Einzelbeiträgen von den Professoren Louis Carlen, Gaston Gaudard, Bernhard Schnyder, Jean Valarché, Florian H. Fleck und dem Assistenten René Pahud de Mortanges dargestellt.

Der mit einer Einleitung von Professor Pascal Ladner versehene Teil über «Die Philosophische Fakultät» ist nach den fünf Abteilungen gegliedert (Philosophie; Geschichte; Altertumswissenschaften; Mittelalterliche und moderne Sprachen und Literaturen; Pädagogik, Psychologie und Sozialarbeit).

Der Abschnitt «Abteilung für Geschichte» beginnt mit einer kurzen Einleitung von Professor Roland Ruffieux. Die Zahl von sechs Lehrstühlen seit der Gründung der Universität ist bezeichnend für die Wertschätzung der Geschichte für die Erziehung und Bildung in Freiburg. Leider blieben von diesen Professuren die eine oder andere infolge des Fehlens der finanziellen Mittel lange vakant. Professor Altermatt vergleicht die Inhaber des Lehrstuhls für Schweizergeschichte, Albert Büchi, Oskar Vasella und Gottfried Boesch in bezug auf Herkunft, Ausbildung, Lehr- und Forschungstätigkeit. Er hebt die Verdienste Vasellas um die Erforschung der Reformation und katholischen Reform und als Redaktor der Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte hervor. Auch die Inhaber der Lehrstühle für Neuere Geschichte, Mittelalterliche Geschichte und Historische Hilfswissenschaften werden in Form von Kurzbiographien vorgestellt. Im Kapitel «Mittelalterliche Geschichte» werden zwar Gustav Schnürer von Professor Carl Pfaff und Bischof Marius Besson von Professor Francis Python gewürdigt. Dagegen vermisst man eine Würdigung von Professor Heinrich Schmidinger, der von 1957 bis 1968 in Freiburg las. Das Mediävistische Institut sowie die Reihen «Historische Arbeiten der Universität Freiburg» und «Etudes et recherches d'histoire contemporaine» hätten eine Erwähnung verdient.

Professor Edgardo Giovannini schildert die Gründung und Entwicklung der Mathematisch-naturwissenschaftlichen Fakultät. Die einzelnen Institute und ihre Geschichte werden von den betreffenden heutigen Institutsleitern beschrieben.

Band 3 (Personen, Daten und Fakten) enthält ein Lexikon der Professoren und ein solches der Lehrbeauftragten, Gastprofessoren und Privatdozenten sowie eine Übersicht über die Reihenfolge der Inhaber der einzelnen Lehrstühle. Bei den biographischen Angaben über die Professoren wären Hinweise auf eine allfällige Lehrtätigkeit an andern bedeutenden Hochschulen interessant gewesen. Ferner ist es unverständlich, dass unter den Veröffentlichungen nicht sämtliche selbständige Werke, sondern nur deren zwei figurieren. – Listen der Rektoren und Prorektoren, Dekane und Prodekane und der Ehrendoktoren, eine Zeittafel, Statistiken betreffend die Herkunft der Studenten und eine ausgewählte Bibliographie schliessen Band 3 ab.

Gut ausgewählte schwarz-weiße und farbige Illustrationen bereichern das dreibändige Werk über die Freiburger Universität. Die thematische Gliederung führt zu teilweisen Überschneidungen verschiedener Beiträge. Dennoch, es ist ein Werk, das ein eindrucksvolles Bild der Entwicklung der Freiburger Universität in ihren ersten 100 Jahren vermittelt.

Solothurn

HELLMUT GUTZWILLER

Markus Hodel, Die Schweizerische Konservative Volkspartei 1918–1929. Die goldenen Jahre des politischen Katholizismus, Freiburg/Schweiz, Universitätsverlag, 1994 (= Religion – Politik – Gesellschaft in der Schweiz, Bd. 10), 547 S.

Um es gleich vorweg zu nehmen: Die gut strukturierte, flüssig geschriebene, ja spannend zu lesende Freiburger Dissertation wird für alle, die sich über die bisher nur dürftig erforschte Schweizer Geschichte der 1920er Jahre orientieren wollen, zu einem unentbehrlichen Werk.

Die Studie des Luzerners Markus Hodel über die 1912 gegründete Schweizerische Konservative Volkspartei (heute: CVP) der Jahre 1918 bis 1929 ordnet sich in die Reihe der Arbeiten ein, die an der Freiburger Universität unter Leitung des Historikers und Politologen Urs Allematt zum politischen Katholizismus im 19. und 20. Jahrhundert entstanden sind. Hodels Monographie schliesst zeitlich an die 1991 in zweiter Auflage erschienene und zu einem Klassiker der Parteiengeschichte gewordene Studie Allematts «Der Weg der Schweizer Katholiken ins Ghetto» an.

Was die Quellen angeht, verarbeitete der Verfasser Partei- und Vereinsarchive, zeitgenössische Publikationen, die Parteipresse und spürte zahlreiche private Nachlässe auf. Geschickt baute er die an der Freiburger Universität erarbeiteten Studien über den politischen und sozialen Katholizismus ein.

Der erste Teil zeigt eingehend auf, wie die Katholiken ihren Einfluss nach dem Ersten Weltkrieg steigern konnten und zum festen Bestandteil des anti-sozialistischen Bürgerblocks wurden. Die Katholisch-Konservativen waren

die eigentlichen Gewinner der politischen Veränderungen nach 1918. Im Kontext des Landesstreiks vom November 1918 avancierte die Konservative Volkspartei zur national gestaltenden politischen Kraft und wurde endgültig salonfähig. Die Abschwächung des Links-Rechts-Antagonismus seit Ende 1922, kulturkämpferische Spannungen und die Angriffe des Freisinns auf katholisch-konservative Bastionen in der Innerschweiz während der Jahre 1923 bis 1927 drängten die Konservativen allerdings vorübergehend in die Defensive. Die Nationalratswahlen von 1928 brachten der SKVP einen Erfolg und stärkten ihre Stellung in der bürgerlichen Regierungskoalition. Innerhalb der eigenen Reihen kam es über die Frage der Regierungsbeteiligung zu Spannungen: die Integralisten und später die jungkonservative Erneuerungsbewegung konnten sich jedoch nicht gegen die pragmatische Mehrheitsrichtung durchsetzen. Für einen Rückzug in die Opposition war die katholische Integration in den Bundesstaat politisch – nicht ideologisch – zu weit fortgeschritten.

Mit der Rolle der SKVP in der direkten Demokratie der 1920er Jahre befasst sich der zweite Teil. Die Innenpolitik der 1920er Jahre war durch sozialpolitische Gegensätze bestimmt. Die SKVP, die zwischen 1918 und 1929 selbst keine Initiative lancierte und kein Referendum ergriff, konnte bei geschlossener Stimmabgabe mit ihren 6 3/2 katholischen Standesstimmen bei Volksinitiativen massgeblich eingreifen. Zudem gelang es ihr, bei Volksabstimmungen ihre Basis überdurchschnittlich zu mobilisieren. Allerdings hemmten wirtschaftliche Fragestellungen die Durchschlagskraft der Allklassenpartei, da sie ihren Flügeln jeweils eine grosse Manövrierefreiheit zugestand. Erschwerend erwiesen sich für die Katholisch-Konservativen ideologische Gegensätze und deutliche Unterschiede im Abstimmungsverhalten zwischen der pragmatisch-gouvernementalen Partielite und der konservativen Basis. Ab und zu (Staatsschutzvorlage 1922, Arbeitszeitfrage 1924, Getreidemonopolabstimmung 1926) desavouierte denn auch die Basis die Partielite. In den Volksabstimmungen der 1920er Jahre bekämpfte die SKVP in erster Linie die Sozialdemokratie. Die katholisch-konservativen Kantone profilierten sich als antisozialistische Bollwerke.

Der dritte Teil beschreibt detailliert die Organisation der Partei. Mitte der 1920er Jahre zeigten sich immer mehr gravierende strukturelle und organisatorische Mängel. Unter dem initiativen Parteisekretär Paul Kubick – 1920 wurde ein ständiges Parteisekretariat geschaffen – und der Führungstroika mit Parteipräsident Josef Räber, Fraktionschef Heinrich Walther und Volksvereinspräsident Hans von Matt gelang die Reform zu einer modernen Partei. Weitere Aspekte befassen sich mit der Stellung der Partei im katholischen Milieu, insbesondere dem Verhältnis der SKVP zum Verbandskatholizismus und zur katholischen Amtskirche und beleuchten die innerparteilichen Kraftfelder. Erstmals wird ausführlich das Zustandekommen des berühmt gewordenen Wirtschafts- und Sozialprogramms von 1929 dargestellt. Mit ihm erhielt die katholische Bewegung eine einheitliche sozial- und wirtschaftsprogramatische Plattform. In der Realpolitik blieb es ohne grosse Wirkung; ein konkretes Aktionsprogramm kam nicht zustande. Die Einheit der SKVP konnte aber vor allem dank des konfessionellen Fundamentes

gewahrt werden. Die Zugehörigkeit zur katholischen Sondergesellschaft hielt die katholischen Bevölkerungsgruppen mit ihren eigenen Interessen und Auffassungen zusammen. Ein letzter Teil befasst sich mit den ideologischen Grundlagen der konservativen Partei, mit dem Verhältnis zum Liberalismus, Sozialismus, Faschismus, der antimodernistischen Ausrichtung der Partei und den Parteiideologen. Nach 1925 gewann zunehmend das korporativistische Konzept an Attraktivität. Interessante Aspekte vermittelt auch das Kapitel «Ideologie, Kultur und christliche Demokratie».

Die imposante und äusserst informationsreiche Studie mit den leserfreundlichen Faziten wird mit Bestimmtheit zu einem Standardwerk für die Schweizer Geschichte der 1920er Jahre.

Rorschach

WOLFGANG GÖLDI

Lukas Röllli-Alkemper, Die Schweizerische Konservative Volkspartei 1935–1943. Politischer Katholizismus zwischen Emanzipation und Integration, Freiburg/Schweiz, Universitätsverlag, 1993, (= Religion – Politik – Gesellschaft in der Schweiz, Bd. 11), 306 S., 10 Tabellen und 2 Graphiken.

Die gedruckte Freiburger Lizentiatsarbeit zur Geschichte der Partei und Politik des katholischen Konservatismus oder politischen Katholizismus umfasst mit dem Zeitraum von 1935 bis 1943 zwei Legislaturperioden. Das Scheitern der auch von katholisch-konservativen Kreisen mitgetragenen Totalrevisionsbewegung 1935 bedeutete für die Katholisch-Konservativen das Ende der Erneuerungseuphorie der frühen dreissiger Jahre. Das Jahr 1935 markierte auch den Beginn eines innenpolitischen Wandlungsprozesses der Sozialdemokratischen Partei. 1943 kann man mit Recht aus schweizerischer Sicht als Anfang der Nachkriegszeit sehen.

Die Monographie hält sich an die Modelle, die der Freiburger Historiker und Politologe Urs Allematt und Freiburger Studenten bereits in ähnlichen Arbeiten erprobt haben. In einem ersten rund 100 Seiten umfassenden Teil steht die innenpolitische Entwicklung der Volkspartei im Mittelpunkt. Die Niederlage in der Totalrevisionsbewegung trieb die Katholisch-Konservativen in eine Defensivposition, aus der sie erst 1938 im Kontext der Geistigen Landesverteidigung und dem damit verbundenen Bedeutungsgewinn konservativer Werte ausbrechen konnten. Das Misstrauen gegenüber der Sozialdemokratie blieb bestehen. Ende 1942 liessen neue ideologische Auseinandersetzungen mit Sozialdemokratie und Freisinn die Katholisch-Konservativen wieder in die alten Defensivstrukturen zurückfallen. Die Entwicklung schlug sich auch in den Resultaten der Nationalratswahlen nieder: 1935 erzielte die SKVP (heute: CVP) ihr schlechtestes Resultat seit 1919, konnte aber in den folgenden «Kriegswahlen» ihre Stellung und Bedeutung im Bürgerblock stärken. Die neuen «Splitterparteien» – Jungbauern und Landesring der Unabhängigen – gefährdeten die SKVP nicht ernsthaft. Der erste Teil schliesst mit einer Analyse der Rolle der Volkspartei bei den Bundes-

ratswahlen, einer Bewertung der katholisch-konservativen Bundesräte und der Stellung der Katholisch-Konservativen in der Bundesverwaltung ab.

Im Mittelpunkt des zweiten, rund 80seitigen Teils steht die Organisation und Struktur der SKVP. Ausführlich und detailliert werden die Partiegremien (Leitender Ausschuss, Zentralkomitee, Parteitag, Fraktion), die Arbeitsgemeinschaften und Kommissionen, die Gründung der Schweizerischen katholischen Bauernvereinigung, der Ausbau des Generalsekretariates, die Parteifinanzierung, das Verhältnis zum Verbandskatholizismus und zur katholischen Kirche behandelt. Eingehend kommen auch die innerparteilichen Kraftfelder zur Sprache.

Im dritten Teil beschäftigt sich Röllli mit der Ideologie der Volkspartei, ihrem Verhältnis zum Liberalismus, Sozialismus und ihrer Haltung zu den Fronten, zum Faschismus und Nationalsozialismus.

In einem letzten Teil zeigt der Verfasser anhand einiger Beispiele (Abstimmung über das neue Strafgesetzbuch 1938, Familieninitiative, wirtschaftspolitische Fragen) wie die Katholisch-Konservativen ihre Ideologie und zentralen Grundwerte Föderalismus, berufsständische Ordnung und Familie in der schweizerischen Tagespolitik umsetzten bzw. umzusetzen versuchten.

Obwohl Röllli relativ wenig persönliche Nachlässe aufstöberte und auswertete, bietet die umfangreiche, gut gegliederte und gut lesbare Studie ein differenziertes und facettenreiches Bild der Schweiz der Jahre 1935 bis 1943. Wertvoll sind neben dem zusammenfassenden Schlusskapitel die zahlreichen Fazite (S. 52–53, 75, 140–141, 150–151, 179–180, 242–243, 255–256), die sorgfältigen Tabellen und Graphiken, die zuverlässigen prosopographischen Zusammenstellungen führender Parteipersonlichkeiten und das ausführliche Register.

Rorschach

WOLFGANG GÖLDI

Claude Altermatt, Les débuts de la diplomatie professionnelle en Suisse (1848–1914), Universitätsverlag Freiburg, 1990, 326 S.

Das Buch von Claude Altermatt – ursprünglich eine Freiburger Dissertation – befasst sich mit der Geschichte der schweizerischen Berufsdiplomatie von 1848 bis 1914. Zwar war die Geschichte des diplomatischen Dienstes der Eidgenossenschaft in groben Zügen schon bekannt, erst die Studie von Claude Altermatt gibt aber zusammenhängend über die Entstehung und Entwicklung der schweizerischen Berufsdiplomatie von 1848 bis zum Vorabend des Ersten Weltkrieges Auskunft. In den ersten Jahren nach der Gründung des Bundesstaates, d.h. bis 1854, standen die zwei bestehenden ständigen Gesandtschaften in Paris und Wien im Brennpunkt. Neun permanente Gesandtschaften entstanden in den Jahren 1860 bis 1904: 1860 in Turin (Königreich Sardinien/Piemont bzw. Königreich Italien), 1867 im Deutschen Reich, 1881 in den USA, 1891 in Grossbritannien und in Argentinien.

tinien, 1906 in Japan und in Russland, 1907 in Brasilien und 1910 in Spanien. Der Heilige Stuhl spielte keine Rolle, da die Eidgenossenschaft keine Vertretung im Vatikan unterhielt.

Der zweite Teil der Dissertation setzt sich mit der Opposition auseinander, die gegen die schweizerische Berufsdiplomatie fallweise aufkam. Die Frage der diplomatischen Vertretung der Schweiz löste wiederholt politische Kontroversen aus. Zu erwähnen ist etwa die Volksabstimmung vom 11. Mai 1884 und die Abstimmung über das Gesandtschaftsgesetz von 1895.

Schliesslich beschäftigt sich Altermatts Studie mit dem diplomatischen Korps selber: mit den Auswahlmodalitäten der Diplomaten, mit den Reglementen, der Diplomatenlaufbahn usw. Kurzbiographien über die Gesandten und Geschäftsträger runden das Bild ab. Interessant ist dabei die statistisch-soziologische Analyse über Herkunft, Konfession, Beruf und politische Partei.

Die Dissertation von Claude Altermatt wertet eine breite Fülle von Quellen sorgfältig aus. Der Leser erhält ein plastisches Bild von den Anfangsjahren der schweizerischen Berufsdiplomatie. Das Buch ist jedem zu empfehlen, der sich mit der Schweizer Diplomatie und Aussenpolitik vor dem Ersten Weltkrieg befasst.

Freiburg

URS ALTERMATT

Roland Fröhlich, Grosse illustrierte Kirchengeschichte. Die Erfahrungen von 2000 Jahren, Freiburg, Herder, 1992, ill., 279 S.

Vor uns liegt eine kurzgefasste übersichtliche Gesamtschau durch 2000 Jahre Kirchengeschichte. Durch Beschränkung auf einige wesentliche Schwerpunkte ergibt sich eine übersichtliche, wenn auch weitgehend auf (West) Europa gerichtete Darstellung. Das Buch gliedert sich in insgesamt acht Kapitel: 1. Von Jerusalem nach Rom, 2. Europa wird christlich, 3. Papst und Kaiser als Träger einer christlichen Weltordnung, 4. Das Scheitern von Kaiser und Papst, 5. Aufstand gegen die Kirche, 6. Die Trennung von Kirche und Staat, 7. Die Kirche im 20. Jahrhundert, 8. Entwicklung seit 1945.

Stichwörter von heute drängenden Problemen werden in Fenstern leserfreundlich eingestreut, so etwa: Gnosis, Kirche und Staat, Religionsfreiheit, Glaube und Vernunft, Christen und Juden, Frau in der Kirche etc. Sie vermitteln knappe Auskünfte anhand von erläuternden Quellentexten. Ein reicher, weitgehend farbiger Bildteil, sehr sorgfältig ausgewählt, vertieft und ergänzt den Text, und eine Datentafel erleichtert die rasche Orientierung.

Ein solcher Gang durch die Kirchengeschichte, durch Höhen und Tiefen, angesichts menschlicher Unzulänglichkeiten und Versagens, könnte den Leser niederdrücken. Der Getaufte als Glied des Volkes Gottes kann jedoch seinen Teil nur dann leisten, wenn er um diese Schwächen weiss, sein Erbe übernimmt und an der gegenwärtigen Gestalt der Kirche weiterarbeitet (Roland Fröhlich). Dass schwere Schläge der Kirche auch zum Heile reichen können, zeigt der Autor am Beispiel der Säkularisation in Deutschland auf.

Infolge des Reichsdeputations – Hauptschlusses von 1803 verarmte die Kirche von einem Tag auf den andern, indem ihre sozialen Dienste, Bildungseinrichtungen etc. empfindlich getroffen wurden. Doch überwand die Kirche diesen Schlag; er verhalf ihr eigentlich zu neuer innerer Stärke. Die katholische Kirche zeichnet sich seit dem Ende des Ersten Weltkrieges durch neue Aufbrüche aus. Sie wurde immer mehr zum Anwalt der Menschen und des Menschlichen überhaupt, nicht nur der eigenen Gläubigen. Ökumenische Bewegung, Neuorganisation der Katholischen Kirche, Soziallehre und eine neue Stellung des Laien kennzeichnen die Gegenwart.

Für eine spätere Auflage sei auf zwei sinnstörende Fehler hingewiesen. Die Papstbildnisse von Pius VI. (Nr. 111) und Pius IX. (Nr. 115) sind vertauscht. Zudem wurde der Schweizerische Katholische Volksverein erst 1905 – und nicht schon 1890 – durch den Zusammenschluss von verschiedenen Verbänden gegründet (S. 209).

Der Benützer hat es hier mit einem praktischen, gut durchdachten Führer durch die allgemeine Kirchengeschichte zu tun.

Meggen

ALOIS STEINER

Aus Kirche und Staat. Beiträge zur Innerrhoder Landes- und Kirchengeschichte von Franz Stark (+ 1991), ausgewählt und revidiert von Johannes Duft und Hermann Bischofberger, hgg. vom Kanton Appenzell I.-Rh., Appenzell 1993, 332 S. und Porträt des Geehrten.

Die Kommission zur Herausgabe der Innerrhoder Schriften veröffentlichte in Band 3 ihrer Reihe eine Anzahl Arbeiten zur Landes- und Kirchengeschichte aus der Feder des 1991 verstorbenen Kaplans, Staatsarchivars und Schulinspektors Franz Stark (vgl. Nekrolog in ZSKG (85) 1991 von Hermann Bischofberger). Es handelt sich um Zeitungsaufsätze, die vorwiegend in der frühern Beilage «Heimat und Kirche» des «Appenzeller Volksfreund» zwischen 1944 und 1960 erschienen sind. Schwerpunkte bilden darin Arbeiten über Kirchen, Kleriker und Klosterfrauen des Halbkantons, ferner Berichte über das Schul- und Vereinswesen (25 Jahre Gesellenverein Appenzell) und dörfliche Katastrophen wie den Dorfbrand von Appenzell im 16. Jahrhundert. Auf diese Weise bleiben wertvolle Schilderungen zur Geschichte des kleinen Halbkantons der Nachwelt erhalten. Der sorgfältig gestaltete Band schliesst mit der Laudatio von Landammann Franz Breitenmoser auf den fünften Träger des Innerrhoder Kulturpreises, Kaplan Dr. Franz Stark, gehalten am 8. März 1986.

Meggen

ALOIS STEINER

Tugium. Jahrbuch des Staatsarchivs des Kantons Zug, des Amtes für Denkmalpflege und Archäologie, des Kantonalen Museums für Urgeschichte Zug und des Museums in der Burg Zug, hgg. vom Regierungsrat des Kantons Zug, Zug, Kündig, 9/1993, 160 S., ill.

Diese Publikation des Zuger Regierungsrats dient einerseits dazu, den Bürgerinnen und Bürgern die Arbeit der verschiedenen historischen Dienste des Kantons Zug, die sie mit ihren Steuern finanzieren, transparent zu machen und andererseits die Fachfrau und den Fachmann über die neusten Forschungsergebnisse zu informieren. Das Tugium 9/1993 genügt beiden Ansprüchen.

Wie aus dem Bericht der Denkmalpflege hervorgeht, ist der neue Kunstdenkmälerband über den Kanton Zug, den Josef Grünenfelder verfasst, auf guten Wegen. Man darf darauf gespannt sein. Für den Kanton Zug fast «naturgemäss» ist der grosse Reichtum an ur- und frühgeschichtlichen Funden. Davon handeln drei grössere Artikel im zweiten Teil des Jahrbuchs. Christiane Jaquat und Irmgard Bauer untersuchten Pflanzenreste in einem bereits in der ersten Hälfte dieses Jahrhunderts ausgegrabenen spätbronzezeitlichen Gefäss und kamen auf interessante Ergebnisse zur Vegetation in dieser Gegend vor 3000 Jahren. Über die Ausgrabung von bronze- und eisenzeitlichen Siedlungen in Baar handelt ein Artikel des Kantonsarchäologen Stefan Hochuli. In einem Aufsatz über einen mutmasslichen römischen Gutshof in der Nähe von Cham wertet Toni Hofmann Grabungsunterlagen aus, die aus den dreissiger Jahren stammen. Bei baugeschichtlichen Untersuchungen in der Zuger Altstadt stiessen die Archäologen überraschenderweise auf ein Grab eines Alemannen aus dem 7. Jahrhundert. Die detaillierte Untersuchung auch der Grabbeilagen wird hier vorgestellt. Kirchenhistorisch interessant ist der ausführliche Beitrag der Kunsthistorikerin Mane Hering-Mitgau zu sechs silbernen Monstranzfiguren. Indem sie künstlerischen Vorbildern der in Zug entstandenen Prozessionsgegenstände nachgeht, vermag sie den Zusammenhang von Stiftung, Verwendung und Ikonographie nachzuweisen und zeigt auch gut die Arbeitsteilung von Bildhauer und Goldschmied auf. Originell sind schliesslich die im Artikel von Heinz Horat vorgestellten teils utopischen Pläne, die Stadt Zug um- und auszubauen.

Alles in allem ist es ein gut verständlicher, interessant zu lesender und angenehm dargestellter Rechenschaftsbericht der historischen Dienste des Kantons Zug.

Allenwinden/Freiburg

MARTIN PFISTER

Werner Vogler/Giorgio von Arb/Norbert Lehmann, Klosterleben. Klausur-Frauenklöster der Ostschweiz, Offizin Verlag Zürich, 2. Aufl. 1994, 240 S., 31 Farbtafeln, 129 teils grossformatige Duplex-Abb.

Das Interesse an kontemplativem Lebensstil und somit auch am Klosterleben hat in letzter Zeit wieder zugenommen. Diesem Interesse kommt der exklusive Bildband über die Klausur – Frauenklöster der Ostschweiz entgegen, in dem erstmals die Kulturgeschichte von 14 Frauenklöstern des Bistums St. Gallen in Wort und Bild vorgestellt werden. Der heutige Stiftsarchivar von St. Gallen, Dr. Werner Vogler, führt in einem reich dokumentierten Artikel in die Geschichte des klösterlichen Lebens in der Ostschweiz ein. Weiter gibt er einen aufschlussreichen Überblick über das heutige Alltagsleben in den Ostschweizer Frauenklöstern. Bernhard Anderes hat einen interessanten Beitrag zur Kunst hinter Klausurmauern verfasst und Sr. M. Gertrud Harder beschreibt kompetent und lebensnah den Alltag in der kontemplativen Gemeinschaft. Die entsprechenden Fotos sind im Text eingestreut und dokumentieren die Aussagen eindrucksvoll.

Jede Klostersgemeinschaft wird einzeln vorgestellt: Die Bilder stammen von Giorgio von Arb, die konzisen Texte dazu verfasste Werner Vogler. Die Fotos sind durchwegs von ausserordentlicher Qualität, oft ganzseitig, manche auch auf einer Doppelseite. Mit feinem Gespür für die eigene Welt der Frauenklöster wird das Wesentliche ausgedrückt: Ruhe und Gesammeltsein. Daneben aber erhält der Betrachter auch unverhoffte Einblicke in die modernen Klostertätigkeiten. Ein Buch, das kultur- und kirchengeschichtlich Interessierte gleichermaßen anzusprechen vermag.

Freiburg

IRENE DIAS-KÜNG